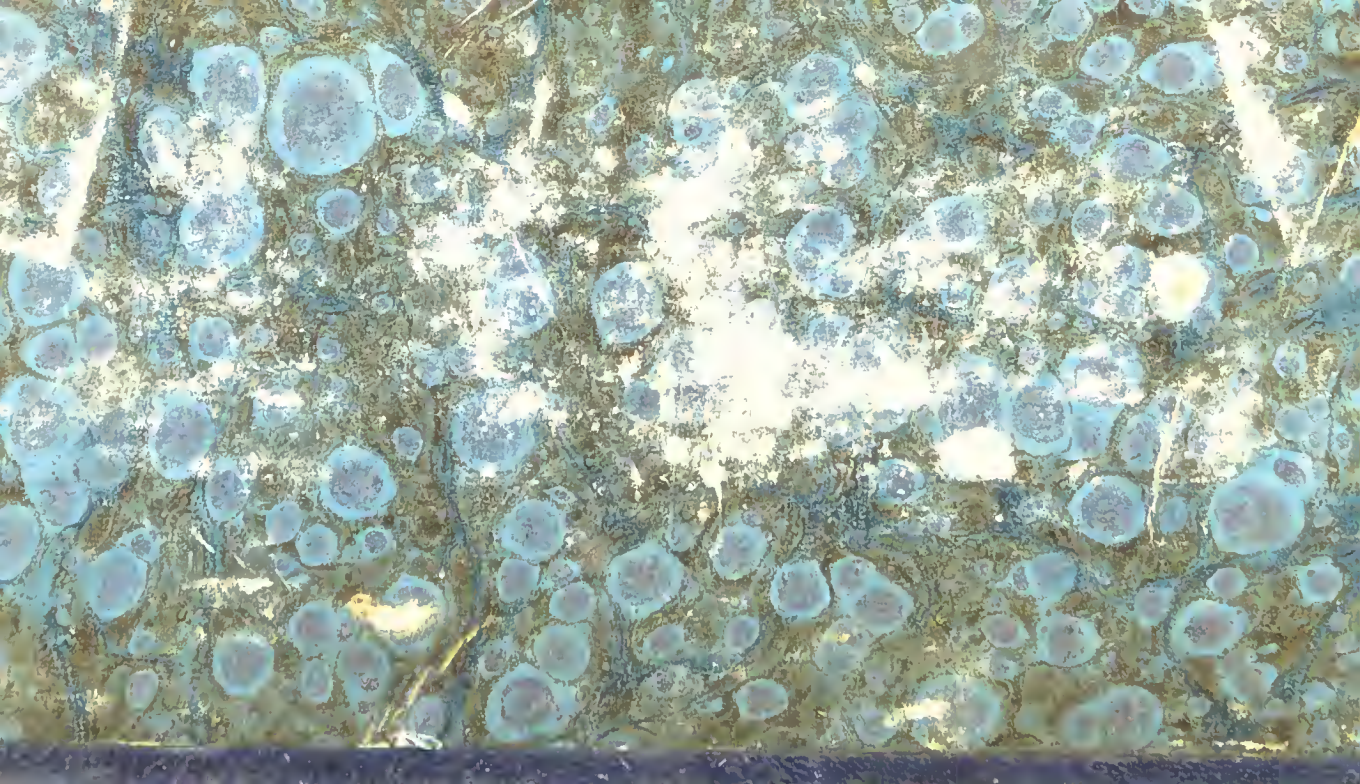


12035/A a23447x

J. XXXV
18/6

MANIÈRE

D'ALLAITER LES ENFANS

A LA MAIN

AU DÉFAUT DE NOURRICES.

50486

MANIÈRE
D'ALLAITER LES ENFANS
A LA MAIN
AU DÉFAUT DE NOURRICES.

Traduit de l'Italien de M. BALDINI;

PAR M***.

AVEC FIGURES.

PRIX 36 s. broché, franc de port par la Poste dans tout le Royaume. On affranchit l'argent & la lettre d'avis.

A PARIS,

CHEZ BUISSON, Libraire, Hôtel de Mesgrigny, rue des Poitevins, N°. 13.

M. DCC. LXXXVI.
Avec Approbation & Permission.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVERTISSEMENT

DU LIBRAIRE.

JE cherchois un homme instruit qui voulût bien consacrer quelques jours à l'examen & à la traduction de ce petit Ouvrage, lorsque j'appris qu'il s'en étoit fait quelques extraits. L'Auteur m'ayant été nommé, je lui demandai s'il avoit le tems de m'obliger, en supposant qu'il eût trouvé tout l'Ouvrage aussi digne de l'impression que plusieurs Personnes me l'avoient dit : voici la réponse que M. Lefebvre de Villebrune me fit ; elle tiendra lieu de Préface.

« Vous me demandez, Monsieur, ce que je pense de l'Ouvrage de M. Baldini, & s'il peut être d'une utilité réelle? Si je l'a-

vois cru même indifférent, je ne m'en ſerois pas occupé. Tout n'y eſt cependant pas neuf; mais tout y eſt bien dit. D'ailleurs les bonnes choſes ſe répètent toujours avec quelque avantage. Les extraits dont on vous a parlé, avoient été faits pour une Dame de qualité, qui voulant remplir le devoir de mère, craignoit en même-tems ne pas arriver avec ſuccès au terme de ſa nourriture, vu la délicateſſe de ſa conſtitution. Je crus n'avoir pas de meilleurs avis à lui donner que ceux que me préſentoit en partie ce petit Livre. Les avis ne déplurent pas à des gens éclairés : & je fus flatté de n'être pas inutile parmi le grand nombre des gens oiſifs de notre Capitale. Le Chapitre où l'Auteur parle des maladies de l'enfance, paroîtroit un peu foible ſi on ne l'enviſa-

geoit dans le but de l'Auteur, qui ne s'y eſt propoſé que de conſidérer le lait comme médicament; ainſi, très-borné dans ſes rapports & ſon application. On ſuppléera à ce qu'il a omis ſur ces maladies par les Traités de Harris, Roſeen, Armſtrong, & de M. Underwood dont l'Ouvrage Anglois m'occupe actuellement. Je me ſuis contenté de les citer deux ou trois fois. Je remarque ſur-tout dans M. Baldini un bon eſprit, ce qui eſt fort rare aujourd'hui parmi nos gens à prétentions. Il a dédié ſon Ouvrage à la Reine de Naples : vous offrirez le mien à toutes nos femmes raiſonnables. C'eſt au moins quelque choſe que d'avoir deux ou trois bonnes têtes de ſon côté : le reſte ſuivra leur exemple, ſi le bon ſens ſe mêle de la partie. Je dirai mon ſentiment avec liberté

ſur quelques paſſages. L'avis de l'Auteur vaudra peut-être mieux que le mien : tant mieux. Dans l'empire de l'opinion, celui qui ſe trompe le moins doit avoir raiſon. Rien d'abſolu dans l'Univers. L'expérience eſt le puits où chacun va chercher la vérité : heureux qui la trouve. Notre Auteur l'a avantageuſement entrevue ſous pluſieurs rapports. Faites donc imprimer, puiſqu'on vous le conſeille. J'ai traduit les choſes, & non les mots ».

AVIS DE L'AUTEUR.

LE peu de soin que je vois prendre, en général, de l'éducation physique des enfans, & particulièrement dans la manière de les allaiter, m'a paru être la source funeste des maux sans nombre auxquels ils sont exposés par la suite, tant pour le physique que pour le moral. On ne peut, en vérité, concevoir comment l'abus de la raison a pu dépraver dans l'homme cet instinct naturel que la brute n'a jamais méconnu à l'égard de ses petits: & c'est cependant cet homme qui se croit si fort au-dessus de l'animal, dont l'exemple le rappelle sans cesse au cri de la Nature, à la voix de la raison. Mais non! l'homme a cru qu'il étoit peu important pour lui d'élever lui-même ses enfans. Cette malheureuse in-

différence fait disparoître tous les ans des milliers d'enfans, en réduit d'autres à un état triste & languissant ; & cause ainsi plus de dommage aux différens Etats de l'Europe, que tous les maux qui assiègent continuellement l'humanité.

Comme je me proposai il y a long-tems de faire sur cet objet toutes les recherches, & les observations les plus conformes à son importance, j'ai remarqué que, presque toutes les infirmités, tous les maux dont les enfans sont affligés, étoient dûs aux Nourrices (1) auxquelles on les abandonne si aveuglément. Pour remédier à ce désordre, j'ai cru devoir me faire une espèce de ta-

(1) Lock, Lieutaud, Rousseau, Linnée, ont beaucoup écrit sur ce sujet : je dois à leurs Ouvrages des connoissances préliminaires qui m'ont été utiles.

bleau qui me préſentât par ordre la réalité de mes différens ſuccès. Mon but étoit de propoſer aux mères qui ne veulent, ou ne peuvent nourrir, un plan régulier pour allaiter les enfans à la main; plan que j'ai eſſayé le plus utilement, ſans avoir beſoin de Nourrices. En conſéquence, je diviſe cet Ouvrage en ſix Chapitres.

Dans le premier, je parlerai de la néceſſité d'allaiter les enfans.

Dans le ſecond, je prouverai aux mères l'obligation où elles ſont d'allaiter elles-mêmes.

Dans le troiſième, j'expoſerai les funeſtes conſéquences qui réſultent de la confiance qu'elles ont dans les femmes à qui elles abandonnent leurs enfans pour les nourrir.

Dans le quatrième, je traiterai de la manière d'allaiter les enfans à la main.

Dans le cinquième, je marquerai les différences du régime laiteux propre aux différens tempéramens.

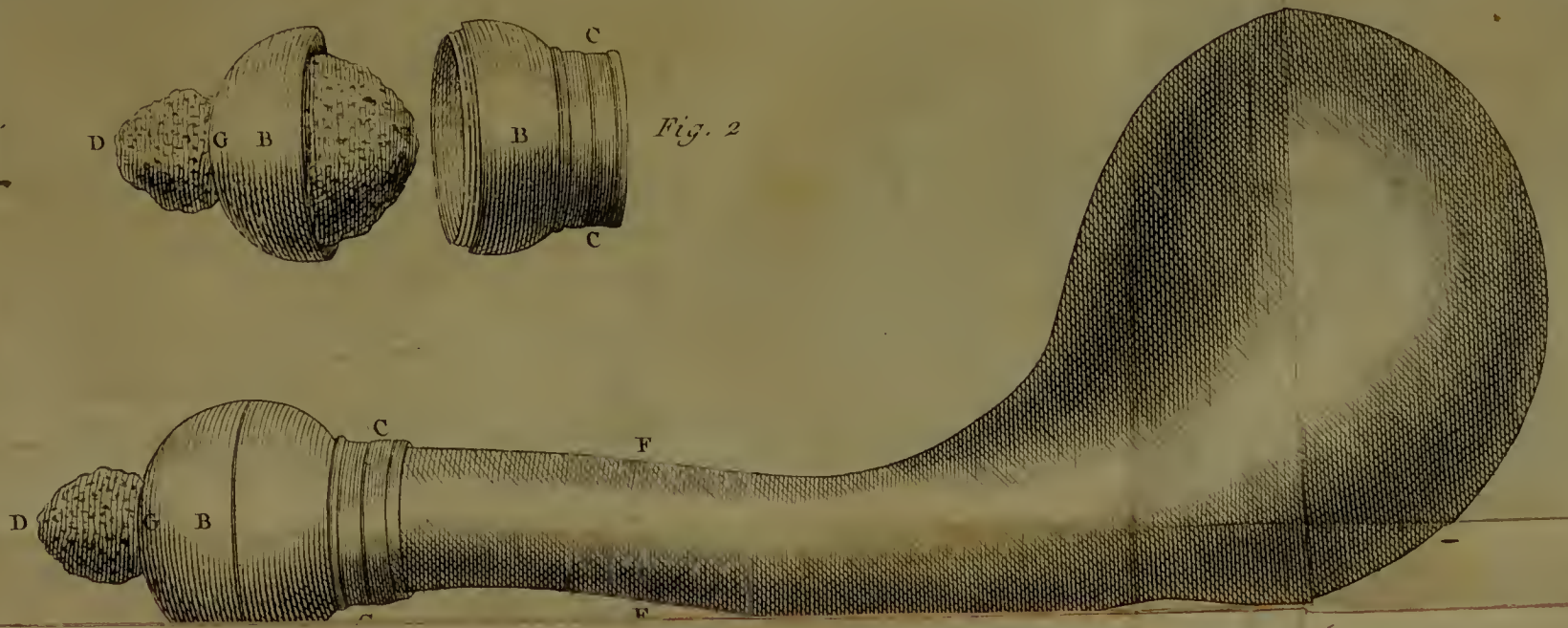
Dans le ſixième, je parlerai du lait des animaux comme remède applicable aux maladies des enfans.

Si je remplis ma tâche avec la clarté & la préciſion que mérite un ſujet auſſi intéreſſant, j'oſerai me flatter d'avoir donné une preuve éclatante de mon zèle pour la conſervation de mes ſemblables.

ERRATUM.

Page 24, ligne 8, *liſez* : au point que cela eſt ſuivi.

Fig. 2



DE LA MANIÈRE D'ALLAITER LES ENFANS A LA MAIN.

CHAPITRE PREMIER.

De la néceſſité d'allaiter les Enfans.

§. I. PENDANT que le tendre embryon eſt renfermé dans la matrice, les humeurs préparées par la faculté vitale de la mère le (1) nourriſſent : un corps

(1) L'Auteur prend ſans doute ici le mot *nourrir*, dans le ſens de *s'accroître*, *ſe*

auſſi foiblement organiſé que celui d'un fétus ne pourroit, en effet, ſe préparer lui-même un aliment approprié à ſa délicateſſe, avec des ſubſtances moins aſſimilées à ſon tempéramment. Dès qu'il eſt ſorti du ſein de ſa mère, il a beſoin d'une nourriture préparée d'avance dans le corps d'un animal ſain. Tel eſt le lait, qui fournit le premier aliment au nourriſſon. Un aliment plus ſolide, plus compacte, capable par conſéquent de lui ſurcharger l'eſtomac, ne conviendroit ſans doute pas à ces corps délicats, dont les viſcères ne ſont pas aſſez robuſtes pour en faire la digeſtion. Du reſte, il eſt fort difficile d'expliquer

---

former. Il eſt plus que probable que le fétus ne prend aucune nourriture par la bouche. Au reſte, cette queſtion eſt encore indéciſe pour pluſieurs Phyſiologiſtes : je tiens pour la négative. L.

comment toutes les parties du corps d'un enfant prennent chacune leur accroiſſement, leurs forces, leurs dimenſions, leur grandeur & groſſeur reſpectives, au moyen d'un ſeul aliment, tandis qu'elles ſont enſuite d'une nature & d'un caractère ſi diſſemblable. Nous ne comprenons pas mieux comment les humeurs ſi différentes, qui dérivent de ce ſeul aliment, prennent ce caractère qui leur eſt propre, en paſſant par des couloirs particuliers. Entreprendre de jetter quelque jour ſur ces queſtions obſcures, ce ſeroit entrer dans des diſcuſſions phyſiologiques. Il faudroit développer les loix, les rapports des opérations que pratique la nature dans ces phénomènes preſque inexplicables. Mais je ſortirois de mon ſujet : ainſi laiſſons cela de côté.

§. II. Tout enfant doit donc être d'abord nourri avec du lait. C'éſt pour-

quoi nous voyons les mammelles des femmes groſſes ſe gonfler de plus en plus à meſure que l'embryon approche du terme de ſa maturité. Ce plus grand volume du ſein vient du lait qui les gorge; tant la nature eſt attentive à la conſervation de l'enfant qui va naître. Au moyen des différentes altérations que le lait ſubit dans l'eſtomac & le duodenum de l'enfant, le chyle s'en ſépare : puis paſſant par les vaiſſeaux lactés, & de-là dans le canal thorachique, il ſe jette dans les vaiſſeaux ſanguins, où ſe mêlant avec la maſſe du ſang, il le nourrit, le reſtaure. C'eſt auſſi par ces moyens que ſe produit (1) le fluide

(1) On pourroit propoſer ici une queſtion, dont la diſcuſſion ne ſeroit pas inutile. — *Quelle eſt la nature de ce fluide nutritif?* S'il étoit permis de ſe livrer à des ſpéculations fondées ſur pluſieurs faits pris des

nutritif destiné à nourrir les parties solides. Pour cet effet, la nature a des-

---

trois règnes de la nature, on avanceroit je crois, sans erreur, que le premier des principes de la nutrition, & celui même auquel tous les autres sont subordonnés, est un acide, & peut-être même cet acide igné, répandu dans toute la nature. Cet agent combiné en certaine proportion avec les autres mixtes qui entrent dans la nature du lait ou du chyle, tels que le sel, une terre calcaire, un mucilage, certaine portion de l'esprit recteur ou balsamique, des différentes substances qui se combinent : cet agent, dis-je, tend de lui-même à tout assimiler dans cette combinaison. L'action des solides qui frappent sans cesse les fluides, applique sur les différens organes les molécules qui leur sont propres, (lorsque la nature en a fait la sécrétion par les couloirs convenables) soit par compression, soit par intussusception. Tant que cet acide, dont la nature est nécessairement modifiée dans le mixte, reste en juste proportion, l'accrois-

tiné certains vaiſſeaux à charier aux parties ſolides le ſuc reſtauratif & nour-

---

ſement doit ſe faire d'une manière régulière & conforme au but de la nature. Toutes les parties de l'enfant ſe forment exactement : il devient fort, eſt d'une humeur gaie, donne les plus belles eſpérances. Mais que cet acide prédomine : auſſi-tôt il s'exalte, altère les qualités des autres principes trop ſoumis à ſon activité, & produit la plus vicieuſe conformation, tant extérieure, qu'intrinſèque dans les organes. De-là nombre de maux accablent le corps : les os ou ſe déjettent, caſſant comme le verre, ou ſe tuméfient avec une extrême poroſité, n'ont plus de conſiſtance, ou ſe ramolliſſent entièrement, comme il eſt même arrivé à pluſieurs adultes. Les viſcères s'obſtruent, ſe gonflent ; les vaiſſeaux s'engorgent : & quelle en doit être la conſéquence ? la mort, ou un état malheureux. Tels ſont ordinairement les effets d'une ſurabondance de principe acide dans le lait. Que ne doit-on pas craindre de cette funeſte bouillie faite de

ricier. Du nombre de ces vaiſſeaux ſont les lymphatiques dont les ramifications

---

farine non-fermentée, & dont le principe acide, réuni à celui du lait, fermente néceſſairement dans le corps ! L'odeur aigre & rebutante des ſelles & des rots des enfans, en ſont une preuve bien ſuffiſante ; mais le défaut d'acide dans un lait trop gras, trop denſe, tire auſſi à d'autres conſéquences dangereuſes. On voit donc combien il faut être attentif à la nature du lait, puiſque c'eſt des principes qui le compoſent, que tous nos organes ſont formés, & qu'il n'y a de développement, ni d'accroiſſement dans le corps, & peut-être même dans aucun corps, qu'en vertu du principe acide qui en réduit & aſſimile les molécules. Les abſorbans qui deviennent ſi utiles aux enfans, ne ſont tels que par leur juſte combinaiſon avec l'acide dont les inteſtins des enfans ſont toujours remplis, ſoit directement par l'intromiſſion du lait, ſoit par les ſécrétions internes. En général, on peut aſſurer que c'eſt d'un acide ſurabondant &

infinies portent l'humeur qui arroſe tout l'intérieur du corps.

§. III. Cette matière, ou ſubſtance nutritive, s'incorpore avec les parties ſolides, moyennant une attraction réciproque. Voilà pourquoi l'accroiſſement devient plus grand, à meſure que la nutrition ſe fait plus abondamment: mais cette nutrition, d'où dépend l'accroiſſement du corps des enfans, eſt ſujette à varier beaucoup dans ſes progrès & ſes effets, tant par des cauſes internes, que par des cauſes externes. En effet, comme les conſtitutions des enfans ſont infiniment variées, de même auſſi ne prennent-ils pas le même accroiſſement: nous ne devons donc pas

---

cacochyme, que viennent toutes les maladies externes ou internes des enfans; comme la plupart de celles des adultes, de l'altération, ou de la ſurabondance de la bile. L.

être surpris de voir certains enfans acquérir beaucoup plus de masse que les autres, & croître en quelques mois au point de paroître plus âgés qu'ils ne sont. Mais, d'un autre côté, l'air étant le principal agent d'où dépend la vie animale de l'espèce humaine, on voit clairement que les différentes qualités plus ou moins salubres de l'air, doivent aussi produire sur le corps des enfans différentes altérations; & par conséquent donner quelquefois lieu à certaines maladies qui semblent dépendre d'une tout autre cause.

§. IV. L'augmentation du corps des enfans sera donc plus grande à proportion qu'ils prendront mieux nourriture. Or, cet effet-ci aura toujours lieu en proportion de la quantité d'humeur nutritive qui s'incorporera avec les parties, tant solides, que fluides. La meilleure nourriture que puisse prendre un en-

fant, eſt donc le lait maternel : car, en le ſuçant, l'enfant reçoit immédiatement de la mammelle de ſa mère toutes les qualités bienfaiſantes qui y ſont, ſans qu'il ſe faſſe aucune déperdition de ces (1) eſprits qui y ſont préparés par la Nature dans le dernier dégré de perfection.

§. V. La plupart des (2) Chymiſtes

---

(1) C'eſt ſur-tout dans ce principe extrêmement volatil que conſiſte la vraie qualité nutritive du lait. C'eſt auſſi en vertu d'un ſemblable principe volatil, & qui frappe agréablement l'odorat, que le bouillon de viande eſt beaucoup plus nutritif dans le moment où il eſt tiré du pot, que le lendemain, ou lorſqu'il a été refroidi. On voit donc combien il eſt avantageux pour un enfant, de prendre le lait au ſein même. L.

(2) Il faut bien ſe garder de juger du lait par les analyſes chymiques. Ces analy-

conſidèrent le lait comme une liqueur de la même nature que le chyle : car ils en extraient deux ſubſtances preſque de la même nature. L'une & l'autre ſont d'un blanc mat, ſemblable à celui d'une émulſion, & compoſée d'une matière huileuſe extrêmement diviſée & ſuſ-

---

ſes dénaturent toujours plus ou moins les ſubſtances. La Chymie eſt encore une ſcience purement conjecturale, qui marche ſans principes certains, & qui juſqu'ici n'a même pu ſuivre aucun ordre conſtant, parce qu'elle n'a pas de données ſuffiſantes. Toutes ſes opérations ne ſont que des haſards qui font voir aujourd'hui ce qu'on cherchera en vain demain : auſſi n'y a-t il pas de Livres où il y ait autant d'aſſertions contradictoires que dans ceux des Chymiſtes. Jugeons donc du lait par ſes effets, & non par des analyſes qui nous préſentent des ſubſtances que la nature y méconnoît. Aucun principe n'y doit prédominer, comme dit fort bien l'Auteur. L.

pendue dans le fluide. D'ailleurs on ne remarque dans le lait, récemment tiré de la mammelle, ni saveur piquante, ni rien qui tienne de l'acide ou de l'alkali. Quelle que soit la variété des alimens qu'ait pris une femme, & dont le lait se soit formé, ils sont cependant combinés entr'eux de manière qu'on n'y sent aucun principe en particulier. L'altération spontanée qu'il subit ordinairement, ne vient que d'un mouvement fermentatif, occasionné par le dégagement de l'acide qui se développe, & qui jusques-là ne s'étoit point fait sentir. Or, ceci marque que le lait tend à la (1) putréfaction.

---

(1) Dès qu'un principe fait départ & prédomine dans un mixte, dit Hypocrate, le mixte se décompose, & les principes s'abandonnent réciproquement pour aller former d'autres combinaisons. Ce principe

§. VI. Telle eſt donc la nature du lait ; il tient un milieu entre le ſang & le chyle. En l'inſtillant dans l'œil, il ne doit donner aucun indice de principe acrimonieux. Cependant il faut prendre le lait d'une femme jeune, robuſte, gaie, vive, & qui ſe ſoit toujours bien conduite pour le moral & le phyſique. Auſſi les Anciens étoient-ils très-attentifs à ne faire prendre aux enfans que le lait d'une Nourrice d'une forte conſtitution.

---

acide du lait livré à lui-même, éprouve bientôt un mouvement inteſtin qui le dénature, le rend acrimonieux. Le ſel qu'il contient tendant enfin à l'alkaleſcence, la fermentation putride doit en être le prompt effet : mais ce qui a lieu hors du corps, y arrive intérieurement & avec encore plus de rapidité. Delà les maladies éruptives des enfans ; les fièvres miliaires, pourprées ; les affections cutanées les plus opiniâtres ; la tumeur & l'inflammation des glandes, &c. L.

Capivacci nous apprend qu'il n'a conſervé la vie à un fils unique, ſeul rejeton d'une illuſtre famille, qu'en faiſant toujours tenir près de l'enfant deux femmes à la fleur de leur âge, & dont il tiroit alternativement le lait. Forêt (1) nous dit qu'un jeune homme attaqué de maraſme, ſe tira de ſon triſte état, en tirant le lait d'une nourrice jeune & bien portante.

Parmi les Sauvages du Canada, les femmes n'ayant pas aſſez de lait pour nourrir leurs enfans, y ſuppléent avec une eſpèce de (2) bouillie, faite de farine & de lait, preſque au moment de

(1) *Obſervat. & Curat. Medic. & Chirurg.*. Lib. IV.

(2) Nos femmes ſont moins excuſables que ces Sauvages, qui n'ont point les reſſources qu'on peut trouver dans nos Etats civiliſés. Quand quittera-t-on cette funeſte bouillie, qui a tué tant d'enfans? L.

la naiſſance : mais cet aliment ne peut leur être que préjudiciable ; l'eſtomac & les inteſtins de ces tendres ſujets étant incapables de digérer une telle nourriture. Voilà pourquoi les enfans y ſont ſouvent pris d'indigeſtions, ſelon le (1) rapport de différens Voyageurs véridiques.

Il en eſt de même de la pannade, que quelques-unes de nos femmes d'Italie ont coutume de donner à leurs enfans pendant les premiers mois : elle eſt faite de pain, d'huile, de laurier ; ce qui devient une eſpèce de ſubſtance gommeuſe, qui doit infailliblement boucher & obſtruer les glandes méſaraïques. De-là réſultent les convulſions dont ces enfans ſont attaqués. C'eſt encore un grand abus que de donner aux

(1) Voyez Dampier. T. V. Mandeſlo, T. II. Thevenot, T. III.

nouveaux nés des ſucreries ; car ces ſubſtances ſont la plus vive impreſſion ſur leurs viſcères, & les mettent ſouvent dans un état convulſif. C'eſt pour cette raiſon qu'Etmuller penſoit que tout ce qu'on peut appeller confiture, faiſoit beaucoup de mal aux enfans : il croyoit que ces ſubſtances troubloient la bile par leur acidité volatile ; la mettoit dans une orgaſme extraordinaire, & altéroient par conſéquent (1) le lait.

---

(1) *Oper. omn. medic.* T. II.

CHAPITRE II.

De l'obligation où ſont les Mères d'allaiter elles-mêmes leurs enfans.

§. I. JE ne vois pas d'où vient la folie des mères, qui, avec du bien & toutes leurs aiſes, ſe refuſent à nourrir leurs enfans. Fières de perpétuer leur lignée & la gloire d'une famille illuſtre, par leurs enfans, elles ont d'un autre côté aſſez peu de ſentiment pour ſouffrir que ces enfans prennent avec le lait (1) le caractère & le naturel

(1) Cette aſſertion de l'Auteur eſt un peu légère. Quelqu'influence que puiſſe avoir le lait ſur l'enfant dont il conſtitue les organes, nombre d'expériences ont prouvé que des enfans n'ont rien tenu du caractère de

des gens de bas étage auxquels elles les abandonnent. Pourquoi donc ſeroient-elles étonnées que ces enfans n'aient pas pour elles par la ſuite les égards qu'ils leur doivent? C'eſt cependant ce qui doit d'abord réſulter de cette conduite. Nos anciennes dames ne ſe comportoient pas ainſi : fières de la naiſſance de leurs enfans, elles ſe ſeroient crues indignes de les avoir produits, ſi elles ne les avoient pas allaités, & mérité ainſi, avec juſtice, le doux nom de mère, qui n'eſt preſque plus qu'un nom emprunté parmi

---

leur Nourrice. L'Auteur nie auſſi cette influence de la part du lait des animaux. *Voy.* ſon Chap. IV. Je ne répéterai pas ce que pluſieurs Ecrivains, & bons obſervateurs, ont dit pour ſoutenir la négative. Je me contenterai de la croire bien fondée. Quelques cas particuliers ne font pas loi. La prudence n'eſt cependant pas défendue. L.

nos femmes. Il suffit d'ouvrir l'Histoire pour en être convaincu.

§. II. Voilà pourquoi une femme étoit d'autant plus estimée en Grèce, lorsqu'elle nourrissoit elle-même; tandis que celles qui allaitoient les enfans d'autrui, étoient regardées comme des femmes viles & mercenaires. Une femme Grecque étant traduite en Justice, parce qu'elle allaitoit un enfant qui ne lui appartenoit pas, elle donna pour excuse la faim qui l'avoit réduite à cette triste nécessité. Si nous voyons dans les tragédies grecques des Personnages qui jouent le rôle de Nourrice; il ne faut pas croire que ce sont celles qui ont nourri le Héros ou l'Héroïne de la pièce; car toutes les femmes à qui l'on confioit le soin des enfans de qualité, s'appelloient indifféremment *Nourrices*.

§. III. Les dames Romaines suivirent en ceci l'exemple des femmes

Grecques, comme en toute autre chose. Persuadées qu'il y a les plus grands avantages à nourrir, elles observèrent le plus exactement cette obligation, ce devoir sacré prescrit par la Nature. Tacite nous apprend que toute femme, à Rome, étoit obligée de nourrir ses enfans : c'est ce que prouvent les reproches que César fit à certaines femmes qui avoient *vendu leur lait à prix d'argent*. Au lieu d'enfans, leur disoit-il, vous n'avez dans les bras que des singes. Il ne doit donc pas paroître étrange que Flaccilla, épouse de Théodose, ait elle-même nourri Honorius; ni que Cornelie ait nourri tous les Graques ses enfans. Je pourrois en citer ici nombre d'autres, qui ont rempli, avec les plus grands avantages, les devoirs honorables de mère & de nourrices, même dans des tems moins éloignés du nôtre.

§. IV. Telle étoit auſſi la coutume des anciens Peuples de la Germanie, au rapport de Tacite. Voilà auſſi pourquoi ces Peuples devinrent ſi forts, ſi robuſtes, & la terreur de toute l'Europe. Cet uſage eſt encore celui de pluſieurs Nations entières, où il s'eſt pratiqué le plus rigoureuſement. L'Hiſtoire nous apprend qu'à la Chine aucune femme ne peut être admiſe à un emploi conſidérable, ſi auparavant elle n'a elle-même allaité tous ſes enfans : & une femme qui n'y a pas rempli ce devoir, eſt plutôt comptée dans la claſſe des courtiſannes, que dans celle des femmes honnêtes.

§. V. Les Georgiens ſe conduiſent en ceci comme les Chinois. Nous apprenons des Voyageurs, que toutes les Georgiennes allaitent leurs propres enfans. De-là vient cette beauté ſi ſéduiſante qu'on remarque dans ces femmes ;

à l'âge même de quarante ans, elles inſpirent l'amour le plus vif aux Européens qui ſe trouvent avec elles. Les hommes, quoiqu'avec une manière de vivre laborieuſe, & même très-pénible, y ſont, dans un Pays très-chaud, de la plus haute ſtature, bien faits, & ſurpaſſent ceux des climats plus tempérés.

§. VI. Les femmes riches, ou aiſées, ne devroient donc pas héſiter un ſeul inſtant à s'aſſujettir à l'allaitation, en conſidérant les avantages qui en réſultent pour elles & pour leurs enfans. En effet, quelle douce ſatisfaction n'éprouve pas celle qui remplit ce devoir ſacré de ſon état! quelle tendreſſe pour un enfant qu'elle a toujours eu près de ſon ſein, dans ce tendre âge! quel plus doux aſpect pour une mère ſenſible, que celui de voir ſa famille s'animer, ſe perpétuer ſous ſes yeux par ſon propre ſang, tandis que la Nature jouit de tous les

droits qu'elle a ! M. Aurèle (1) disoit, fort bien, qu'une femme pouvoit avec droit s'appeller mère, lorsqu'elle avoit nourri son enfant de son lait. On voit aussi dans Aulugelle ce que les Anciens pensoient à cet égard, Liv. XII. Ch. I.

§. VII. Mais les femmes qui ont de la fortune, & même seulement un état aisé, devroient sentir aujourd'hui plus que jamais, combien il est important pour elles-mêmes d'allaiter leurs enfans. Celles qui ne nourrissent point ont des lochies beaucoup plus abondantes, après avoir été obligées de refouler le lait. Cet inconvénient leur dure quelquefois quarante jours. A cela succèdent souvent des fleurs (2) blan-

(1) Voyez Ambroise Paré, p. 360.

(2) Cette réflexion de l'Auteur mérite la plus grande attention. Les fleurs blanches qui minent tant de femmes, oisives sur-tout,

ches, occasionnées & perpétuées par l'engorgement de l'utérus, qui d'ailleurs n'a plus le ton nécessaire pour s'acquitter de ses fonctions naturelles. Dans d'autres femmes, ce sont les glandes du sein qui s'engorgent, se durcissent, deviennent ulcéreuses, & quelquefois skirreuses, au point d'être suivies des plus funestes (1) conséquences.

---

dans les grandes Villes, deviennent quelquefois si acrimonieuses lorsqu'elles ont le lait supprimé pour cause, qu'il n'est pas rare de les voir suivies d'affections ulcéreuses les plus critiques. L.

(1) L'Auteur pouvoit sans doute faire ici le détail le plus étendu sur les suites funestes, occasionnées par la résidence du lait dans le sein. Je dirai seulement que j'ai vu plus de quarante femmes qui ont eu le sein presque dévoré par des ulcères laiteux, & qu'on a eu bien de la peine à guérir. Une, entr'autres, en eut les muscles de la poi-

En

En outre, la répercuſſion du lait qui ſe jette preſque dans toutes les parties du corps, même les plus éloignées du centre, donne peut-être lieu par la ſuite à tant de fauſſes-couches, dont on cherche en vain la cauſe; à tant d'accouchemens trop hâtifs, & deſquels il ne réſulte que des enfans foibles, malingres, & qui vivent aſſez rarement quelques années. Or ces inconvéniens ſont aujourd'hui très-fréquens.

En vain le Médecin emploie-t-il toutes les reſſources de l'Art & de l'expérience pour guérir nombre de ces maladies réſultantes de la non-lactation: la Nature opprimée revendique toujours ſes droits; & la plupart des femmes

---

trine rongés en partie, & fut pendant preſque trois ans dans un état déſeſpéré. On ſait auſſi que la folie ſurvient aſſez ſouvent au tranſport du lait au cerveau. L.

ne guériſſent réellement qu'en prenant le parti d'allaiter, ſoit leurs enfans, ſoit ceux d'autrui. Morton (1) nous dit que pluſieurs femmes menacées de phthiſie pulmonaire, n'ont échappé au danger qu'en allaitant. J'ai vu une Dame de qualité attaquée de cachexie, à la ſuite d'un lait répercuté; d'autres femmes, parmi le vulgaire, attaquées de ſcorbut, & qui ſe ſont rétablies en allaitant les nourriſſons qu'on leur confia.

On doit ſur-tout remarquer ici avec (2) Ballexſerd, que s'il meurt beaucoup de femmes pendant la groſſeſſe, dans l'accouchement, on en voit au contraire très-peu mourir pendant qu'elles allaitent.

---

(1) Dans ſon Traité *de la Phthiſie*, p. 25. Genev. 1696.

(2) Diſſertation ſur l'éducation phyſique des enfans.

§. VIII. Si les femmes s'imaginent conſerver mieux leur fraîcheur & leurs attraits en n'allaitant point, elles s'abuſent étrangement. Car, rien de plus ordinaire que de voir ſe faner en trois ou quatre ans une jeune femme qui ne nourrit pas, & qui répercute ainſi forcément ſon lait. A cet égard ſeul, les femmes ont donc le plus grand intérêt d'allaiter, afin de ſe tenir en garde contre tant d'agens deſtructeurs, qui font ſi promptement diſparoître leurs attraits. L'expérience prouve, au contraire, que celles qui nourriſſent conſervent beaucoup plus long-tems leur fraîcheur (1) & l'éclat de leur carnation.

(1) *Act. Tetrab. IV. Serm. IV.* — Haller. *Diſput. ad morb. Hiſtor. & Curat. T. III.*

CHAPITRE III.

Des dangereuses conséquences qui résultent de faire allaiter des enfans par des Nourrices.

§. I. PARMI tant de milliers d'hommes qui peuplent les grandes Capitales (1) de l'Europe, ce sont particuliérement les familles riches qui dégénèrent plutôt que celles des pauvres. L'espèce est en général abâtardie parmi ces gens aisés : on remarque en eux une extrême indolence, un esprit lourd, un caractère peu décidé, des corps foiblés, délicats, incapables d'aucun travail. Il sembleroit même que la Nature eût voulu leur re-

(1) L'Auteur parle ici de Naples particulièrement. L.

fuſer les forces néceſſaires pour ſoutenir les plaiſirs, qui ne tardent pas à les uſer. Enfin, un grand nombre de rejetons périſſent dans ces familles, peu de tems après avoir vu le jour.

§. II. On dira, peut-être, que cela vient de ce que la texture de leurs corps eſt différente de celle des autres claſſes de la Société; que la Nature les a formés d'une autre pâte plus délicate; qu'en conſéquence les impreſſions externes font ſur eux le même effet que le vent ſur un frêle roſeau qu'il fait trembler au moindre ſouffle, ou que l'haleine ſur une glace bien nette. Quelle que ſoit la cauſe de leur délicateſſe, il eſt certain que la Nature eſt ſi attentive, ſi induſtrieuſe à former les corps humains, qu'elle nous fait voir dans tous la même ſymmétrie, en donnant aux membres de chaque individu la même liberté d'agir, avec plus ou moins de

perfection (1), conformément au but qu'elle s'eſt propoſé. En vain Epicure ſoutenoit-il, ſelon ſes ſophiſmes ordinaires, que les membres de l'homme n'avoient point été créés chacun pour le but de certaines fonctions ; comme les yeux pour voir, les oreilles pour entendre, la langue pour parler ; parce que, dit-il, avant ces opérations, toutes ces parties étoient (2) déjà complettes & parfaites.

§. III. Je ne ſuis cependant pas non

---

(1) Boerhaave, *Inſtit. Medic.* vol. III. Montagne, *Eſſays.* Liv. 2.

(2) . . . . . Omnia denique membra
Ante fuêre, ut opinor, eorum quàm foret uſus.
Haud igitur potuêre utendi creſcere cauſâ.
Lucret. Lib. IV. v. 838.

Mais un homme ſenſé pouvoit-il ſe perſuader que l'ordre & la ſymmétrie des membres fuſſent des arrangemens de pur haſard, & ſans but ? L.

plus trop porté à croire que l'état foible & mal sain des gens riches, ou aisés, vienne absolument de la manière peu réglée dont ils vivent, & dont ils abusent de beaucoup de choses nuisibles à leur santé. D'ailleurs, il est de fait que le corps humain est en général constitué de manière à s'accommoder sans inconvénient de tout ce à quoi (1) on l'accoutume. Au contraire, quelque salubre que soit une chose, le corps ne l'admet pas sans peine, s'il n'y est pas accoutumé par l'usage.

On pourroit confirmer ces réflexions par l'exemple de ceux qui se livrent

(1) Hippocrate, fondé sur ce principe, convenoit que des alimens moins salubres en eux-mêmes, mais auxquels on étoit accoutumé, étoient préférables à des alimens plus sains, mais insolites : aussi conseilloit-il de revenir toujours aux choses d'usage ; & Gallien a senti la vérité de cette maxime. L.

habituellement à l'ivreſſe, à la crapule. Ces gens, loin d'eſſuyer aucune fâcheuſe révolution de cette odieuſe habitude, ſouffrent, tombent malade, ou dans un état de langueur, lorſqu'ils ſe déterminent ou qu'on les oblige à ſe priver de vin. Le célèbre Philoſophe Gaſſendi, tom. II. p. 144. rappelle quelques exemples anciens, qui méritent de trouver place ici.

« On ſait, par le rapport de Sextus, » que certain Rufin buvoit une décoc- » tion d'hellébore ſans vomir, ni être » purgé; & qu'au contraire il en uſoit » comme d'une boiſſon ordinaire, dont » il faiſoit bien la digeſtion. Certain » Eudème de Chio prenoit, ſans au- » cune incommodité, juſqu'à vingt- » deux potions d'hellébore. Le nom- » mé Thraſias en mangeoit habituelle- » ment, de même que pluſieurs Ber- » gers. Certain Pharmacopole, ou

» Charlatan, les ayant vus en manger » une ou deux racines, reſtoit dans le » plus grand étonnement, lorſqu'il ſur- » vint un Berger qui en prit, & en » mangea une poignée entière ſans au- » cun mal ».

Telle eſt la raiſon pourquoi nombre de Nations, du vieux & du nouveau Monde, ſont ſujettes à très-peu de maladies, quoiqu'avec une manière de vivre abſurde pour nous, déréglée; mais l'uſage les garantit de tout inconvénient. Ces gens, en général, parviennent à une extrême vieilleſſe, s'il faut en croire nombre de Voyageurs ſur la bonne foi deſquels on n'a point de ſoupçons.

§. IV. D'autres s'imaginent que la foibleſſe des gens riches vient de l'inconſtance & de l'irrégularité des ſaiſons. Il eſt sûr que les fréquentes alternatives de température dans nos climats, où nous avons des ſaiſons preſque oppoſées

dans un même jour, peuvent devenir nuisibles à la santé, sur-tout de ceux qui ne sont pas assez attentifs à se vêtir selon la température. Or, c'est ce à quoi ne font pas réflexion tous ces gens vains & hautains, qui ne suivent que le luxe & les modes, comme je l'ai fait voir ailleurs (1). Mais, s'il m'est permis de dire mon sentiment, je ne puis souscrire sans réserve à cette opinion. En effet, si cela provenoit de la variation du tems, & non d'autre cause, la santé des autres hommes devroit également être dérangée, puisqu'ils sont aussi exposés aux mêmes influences. Je ne parlerai pas de l'influence des planètes : on est aujourd'hui revenu de cette erreur. Nous n'admettons dans les Scien-

(1) Cet Ouvrage Italien a pour titre : — Dégradation de l'espèce humaine, occasionnée par l'abus des modes. §. II. & III.

ces que des choſes de fait & d'expérience certaine ; ainſi je laiſſe à d'autres à réfuter ces délires.

§. V. Il me paroît donc vraiſemblable que la cauſe de la dégénération des familles riches, ou aiſées, ne peut être attribuée, en grande partie, qu'aux Nourrices à qui on en confie les enfans. Les gens riches, ou aiſés, étant, plus que le vulgaire, dans cette malheureuſe habitude, pour éviter la gêne & la contrainte, ou par une ſotte affectation de vaine grandeur, croient qu'il eſt de leur état de ſe voir entourés de femmes : mais en même-tems ces Nourrices ſont pour leurs enfans les cauſes des maladies dont ils prennent le principe avec le lait, comme je vais le faire voir.

§. VI. On choiſit ordinairement une Nourrice parmi de pauvres Payſannes, parce qu'on s'imagine qu'elles ſont moins

entachées de vices & de mauvais levain : mais l'expérience journalière nous prouve le contraire. D'ailleurs, ces femmes n'ont aucun principe d'éducation ; s'abandonnent ſans réflexion à tous les mouvemens des ſens. Comme elles ignorent les motifs pour leſquels elles devroient s'oppoſer à l'impétuoſité de leurs paſſions & de leurs deſirs déſordonnés, elles s'y abandonnent d'autant plus, qu'elles ne ſavent ni ne peuvent les arrêter. De-là vient que leurs élèves ſont comme imprégnés de ces vices avec le lait ; & ont le corps toujours affecté, en proportion des paſſions de leurs Nourrices.

Quelquefois même, fatiguées des cris d'un enfant qui ſouffre, par pluſieurs raiſons qu'elles n'examinent point, elles pouſſent la barbarie juſqu'à les frapper ſans ménagement, au lieu de chercher à les adoucir, à les calmer : traitement

indigne, mais en quelque ſorte excuſable en ces femmes, qui n'ont point ni ne peuvent avoir ce tendre inſtinct d'une véritable mère.

§. VII. La plus grande occupation des femmes de campagne, eſt le travail pénible des mains & de la table. Dès qu'elles quittent le travail des champs, elles paſſent le reſte du tems à boire & à manger. Leurs alimens ſont ordinairement les plus groſſiers ; leurs boiſſons ſont de mauvais (1) vins, auſtères,

(1) En général les vins d'Italie ſont fort mauvais, en comparaiſon des vins de France. Les anciens Romains ne tiroient de bon vin que du Mont-Gaurus, & c'eſt encore le ſeul endroit où l'on en fait qui rappelle ſon buveur. Quoique ces obſervations concernent particulièrement les Italiennes, elles peuvent fournir matière à réflexion au ſujet des femmes de nos Provinces. Il ne s'agit que de rapprocher les termes de compa-

durs. Privées, par l'habitude, du plaiſir qu'elles trouvoient d'abord à ces vins, elles en augmentent la doſe, pour reſſentir les ſenſations qu'elles en avoient éprouvées. De-là vient qu'elles ſont la plupart ſi fort adonnées au vin, ſans réfléchir ſur les ſuites de ce coupable plaiſir, qui eſt le ſeul qui les affecte: autrement elles éprouveroient un malaiſe, une inquiétude, qui troubleroit tout leur érétiſme naturel, ou cet état comme ſpaſmodique, auquel elles ſe ſont accoutumées.

§. VIII. Faites à cette manière de vivre, elles paſſent dans les Villes; mais bientôt c'eſt un tout autre régime qu'il leur faut ſuivre. Des travaux pénibles du corps, elles paſſent à l'inertie, à une vie tranquille, monotone, pareſſeuſe.

---

raiſon, pris de la différente manière de vivre. L.

Au lieu d'ails, d'oignons, de ciboules, ce ſont des alimens friands, ſucrés, délicats, dont elles uſent. En quittant leur air champêtre & pur, elles ne reſpirent que dans une atmoſphère de vapeurs & d'exhalaiſons nuiſibles, pour vivre à la chaîne après avoir renoncé à la liberté. Il n'eſt donc pas ſurprenant qu'elles en reſſentent bientôt les impreſſions; & qu'elles éprouvent en conſéquence un mal-aiſe, une inquiétude qui les rendent très-malheureuſes, & ſujettes à nombre de maladies. Les élèves qui en ſucent le lait en reçoivent auſſi les dangereuſes impreſſions.

Si elles penſent à reprendre leur première vigueur, ou trop affoiblie, ou peut-être entièrement perdue, elles ont recours, même ſans le vouloir, au vin, qu'elles croient capable de produire en elles cet effet. Voilà pourquoi il n'eſt

pas rare de voir des enfans (1) enclins naturellement au vin, au grand détriment de leur ſanté. Si le vin à tant abrégé la vie parmi nombre de Peuplades de l'Amérique, depuis que leur commerce avec les Européens leur a procuré ce poiſon ſavoureux & ſéducteur, quel dommage ne doit-il donc pas cauſer au corps de ces tendres enfans, qui ſont encore plus ſuſceptibles d'en recevoir les impreſſions malignes? Nombre d'obſervations nous prouvent que des enfans ont été extrêmement portés au vin, pour avoir ſucé le lait de Nourrices ſujettes à s'enivrer. J'ai connu, il y a peu de tems, une jeune

(1) Voyez ma Note 1 Chap. II. Quant au vin, je pourrois citer des faits tout oppoſés à l'aſſertion de l'Auteur. Ainſi elle ne peut être que très-particulière. L.

fille de ſept ans on ne peut plus paſſionnée pour les liqueurs ſpiritueuſes, parce que ſa Nourrice avoit le même penchant.

§. IX. Mais de tous les vices des Nourrices, le plus dangereux pour les enfans eſt peut-être celui de la fainéantiſe & de la malpropreté. De-là vient qu'elles laiſſent avec la plus grande inſouciance leurs nourriſſons dans l'ordure pendant des journées entières, ſans réfléchir aux maladies auxquelles elles les expoſent. Des excrémens ainſi échauffés par la chaleur du corps, en contractent une horrible putridité, dont le corps reçoit néceſſairement l'impreſſion. Les parties les plus ſubtiles & les plus pénétrantes, encore plus exaltées par cette réſidence, s'inſinuent par tous les pores de la peau, altèrent les humeurs qui circulent dans les vaiſſeaux, & occaſionnent les dérangemens les plus étran-

ges. Il eſt ſi vrai que la propreté facilite la tranſpiration, que les Sauvages eux-mêmes y ſont fort attentifs. Quoique ces gens n'aient point de linges, & que conſéquemment il ne leur ſoit pas poſſible de changer comme nous le faiſons, ils y ſuppléent par le moyen des (1) peaux.

§. X. Ne doit-on pas auſſi être étrangement choqué de voir preſque toutes les Nourrices ne préſenter rien à manger à leurs élèves, qu'après l'avoir mis dans leur propre bouche ? Quel effet ne doit pas produire cet aliment imprégné d'une ſalive acrimonieuſe, & des ſaletés de la bouche de ces femmes ? Si l'enfant le rejette, elles le lui remettent forcément entre les dents avec leurs doigts ſales, & le forcent

(1) V. Dampier. Voyag. T. II. & d'autres.

de l'avaler. Heureux ſi le pauvre innocent n'eſt pas battu dans ces circonſtances ! J'ai ſouvent obſervé que cette malpropreté étoit cauſe & de vomiſſemens, & de convulſions, capables d'affoiblir l'organiſation de l'enfant, au point de le diſpoſer à différentes maladies.

Pour obvier à tant de déſordres, on a ordinairement recours aux remèdes (1) abſorbans. Cela réuſſit pour quelques jours. Mais les mêmes inconvéniens reparoiſſent bientôt ; parce qu'on n'a ſongé qu'à faire ceſſer les effets, & non les cauſes.

---

(1) Ces abſorbans jettent les enfans dans un autre danger, s'ils ſont adminiſtrés ſans prudence. Il en réſulte des obſtructions opiniâtres dans les inteſtins. J'ai remarqué que les Anglois uſent trop légèrement de ces remèdes. L.

§. XI. Il y a encore un autre défaut dans les Nourrices : c'eſt de reſter aſſiſes au lit pendant la nuit, lorſqu'elles donnent le ſein à leurs nourriſſons. Dans cet état, le ſommeil s'empare d'elles aſſez ſouvent ; & il n'eſt pas rare de voir les enfans ſuffoqués ſous elles, où tomber de leurs bras à terre, & ſe fracaſſer la tête ou les membres. Les femmes y ſont plus d'attention en France que chez (1) nous, où cet uſage ſubſiſte généralement par-tout, malgré les avis des plus éclairés Moraliſtes, qui leur repréſentent fortement qu'elles ſe rendent coupables d'infanticide, en mettant un enfant coucher avec-elles.

Le ſommeil des enfans donne en-

L'Auteur dit que *cet uſage* eſt entièrement aboli en France : cela ſeroit bien à déſirer. Mais il s'en faut de beaucoup. J'ai prouvé le contraire dans le Traité de *Roſen*. L.

core lieu à un autre inconvénient. Si les enfans y ſont naturellement portés, il eſt auſſi des momens où l'on ne peut le leur procurer que par une eſpèce de contrainte, ou d'adreſſe. Mais les Nourrices ignorant, ou ne voulant pas chercher les moyens avantageux de parvenir à ce but, emploient malheureuſement *des* (1) *opiates*, de la thériaque, du *Diaſcordium*, du pavot, qui ne peuvent être que très-préjudiciables à des fibres auſſi ſenſibles. Tel eſt, ſans doute, la cauſe des folies, des vertiges, qu'on apperçoit tous les jours dans les enfans des riches, ou des gens aiſés. On y doit

(1) L'opium, & en général tous les ſomnifères, ſont ſingulièrement préjudiciables aux enfans ; il ne faut jamais leur en faire prendre qu'à l'extrême néceſſité, & avec la précaution de quelques purgatifs très-doux dans les intervalles. L.

rapporter auſſi les fâcheuſes convulſions des enfans, les différentes maladies de poitrine : & c'eſt ce que confirment ſuffiſamment les obſervations des Médecins les plus éclairés.

§. XII. Pendant que ces femmes nourriſſent, on les aſtreint à une continence abſolue. Mais l'appétit des ſens étant plus irrité par cette privation (1) de jouiſſance, elles en deviennent plus ſujettes aux vapeurs, aux affections ſpaſmodiques, au grand déſavantage de leurs élèves. De-là vient que les enfans qui en prennent le lait n'arrivent jamais à ce degré de force & de ſanté

(1) La continence abſolue peut devenir encore plus préjudiciable à l'enfant qu'à celle qui le nourrit. C'eſt ſur l'avis d'un Médecin éclairé qu'une femme doit ſe régler dans ces circonſtances. Mais ſi une Nourrice a beſoin de jouiſſance, qu'elle ne préſente le ſein que quelque tems après. L.

qu'on déſireroit en eux, & reſtent ſujets à nombre d'incommodités. Qu'on ne ſoit donc pas ſurpris d'en voir périr pluſieurs, & preſque ſubitement, dans les bras de leurs Nourrices. Mais on ſeroit moins étonné, ſi l'on étoit bien inſtruit de tout ce qui ſe paſſe.

§. XIII. Comme, d'ailleurs, ces femmes mercenaires aiment aſſez peu leur famille, pour quitter mari, enfant, tout ce qu'elles ont de plus cher, elles s'inquiettent peu de s'examiner, & de réfléchir ſi elles ont les qualités requiſes à la lactation. Elles ſe préſentent avec un lait trop vieux ſans aucun ſcrupule; & allèguent la fatigue du voyage qui leur aura troublé le lait, ſi l'on en (1)

(1) Il n'eſt rien de plus difficile que de connoître l'âge du lait de la Nourrice, même en y apportant la plus grande attention; leur fineſſe l'emporte ſouvent ſur l'examen le plus rigoureux. L.

ſoupçonne la mauvaiſe qualité. Une mère qui a beſoin d'elles s'en laiſſe impoſer : & ces femmes deviennent ainſi la cauſe de l'anéantiſſement des familles.

§. XIV. D'autres ſont infectées de gale, de dartres, & d'autres vices de la peau, qu'elles répercutent pour un tems, en ſe lavant avec une décoction de tabac, de manière qu'il ne paroît plus rien ; & elles trompent ainſi le médecin le plus expérimenté. De-là tant d'enfans affectés de vices opiniâtres de la peau, dont on ignore la cauſe, & dont un grand nombre deviennent les victimes, auſſi décidément que ſi on leur eût mis le couteau dans la gorge. Tant d'inconvéniens & de dangers, devroient bien rendre les mères de famille plus circonſpectes, & plus ſenſibles envers ces innocens, qu'elles confient ſi indiſcrettement à ces Nourrices mercénaires.

§. XV.

§. XV. Il n'eſt pas rare non plus qu'elles ſoient atteintes de mal vénérien, & qu'elles inſinuent ainſi le mal avec le lait. Les Médecins, malgré toute leur expérience, & l'examen le plus ſcrupuleux, ſont, dans ce cas, plus expoſés à être trompés que dans tout autre. Ces femmes ruſées ſavent maſquer leur état avec tant d'adreſſe, qu'on ne peut en appercevoir aucun indice. Il n'eſt donc pas étonnant que les enfans en reçoivent inſenſiblement les impreſſions, & que ſouvent on en voie périr. Sont-ils plus heureux en cela, que s'ils avoient vécu avec une maladie incurable ? Ces accidens ne ſont malheureuſement que très-ordinaires chez nous; & j'en produirois aſſez s'il m'étoit permis de le faire. J'en citerai un, arrivé loin de nous, & conſigné dans les Ecrits de (1) Linné.

(1) Roſen en fournit d'autres exemples,

§. XVI. « On donna, dit-il, une » Nourrice infectée au fils d'un Capi- » taine; bientôt elle lui communiqua » le mal avec le lait. La mère, qui » tous les matins approchoit l'enfant » de son sein, plutôt pour l'amuser » que pour l'allaiter, s'apperçut, peu » de tems après, de quelques duretés, » & d'ulcères au sein. Elle en fit con- » fidence à une vieille femme, qui, » moyennant certains onguens, réper- » cuta intérieurement le mal. Quelque » tems après, il lui survint de l'in- » flammation au col: elle regarda cela » comme l'effet de l'engorgement de » quelques glandes, survenu par l'im- » pression d'un air froid, ou de boisson » fraîche. Il se passa certains tems avant

---

& je pourrois citer l'enfant d'un Libraire, qui a pris, avec le lait de sa Nourrice, le virus de cette maladie, & en est mort. L.

» qu'elle entrevît aucun danger. Mais » ſon mari ne tarda pas à s'appercevoir » de quelques ulcères à ſes lèvres après » avoir couché avec elle. On fit venir un » Médecin : il ſoupçonna en eux un » vice vénérien. Après diverſes tenta- » tives, il ſe détermina à traiter cette » Dame avec des médicamens mercu- » riaux. Dès-lors, les inflammations » du col ceſſèrent ; & l'on découvrit » la vraie cauſe du mal. Après diffé- » rentes informations, on apprit enfin » que la Nourrice étoit entachée de » mal vénérien, & l'avoit ainſi com- » muniqué au père & à la mère, par » le canal de l'enfant. Cette malheu- » reuſe alla enſuite ſe préſenter ailleurs » pour nourrice dans une grande Mai- » ſon. L'enfant qu'on lui abandonna » étant d'une conſtitution foible, ne » tarda pas à mourir du lait infecté » qu'il prit ».

§. XVII. On rapporte auſſi qu'une Dame de Rome allaitant ſon fils, éprouva le plus grand accident. Cet enfant tira un jour le lait d'une pauvre femme, qui auparavant avoit allaité l'enfant d'une mère affectée de ſcorbut. Bientôt après cette Dame approchant ſon fils de ſon ſein, éprouva une chaleur ardente par-tout le corps : le mammelon s'ulcéra ; & elle devint ſcorbutique. Hippocrate obſerve qu'un enfant qui avoit ſuçé de mauvais lait, fut attaqué de la (1) pierre. V. *de morb. capit.* cap. XVI. Van Elmont dit en avoir vu périr un par la même cauſe. *Infantis nutrit. ad vit. long.*

§. XVIII. Il réſulte des obſervations faites par nombre de Médecins éclairés, qu'il périt infiniment plus d'enfans

(1) Cette obſervation n'eſt pas déciſive ; la pierre pouvoit venir d'autres cauſes. Li

par l'abus des Nourrices, que par toute autre cauſe. L'expérience a prouvé qu'à Lyon, de cent *enfans trouvés* confiés à des Nourrices, il n'y en eut que trente-ſix qui arrivèrent à l'âge de ſoixante-dix ans : à Montpellier il en eſt mort ſoixante ſur cent : à Grenoble trente : à Perpignan ſoixante-dix ſur le même nombre. Dans une paroiſſe très-grande & très-peuplée des environs de Londres, & en très-bon air, tous les enfans, ſelon le rapport de Harris, y moururent, excepté deux. On attribua ce déſaſtre à ce qu'on les avoit confiés à des Nourrices. Les années ſuivantes, le même déſaſtre arriva par la même cauſe. Les calculs faits en Hollande pendant trente ans, ont prouvé que de cent-ſoixante enfans confiés à des Nourrices, il en meurt au moins cent par an.

§. XIX. Mais, ſans nous arrêter à

tant d'obſervations faites dans des Pays éloignés de nous, fixons-nous ſur ce qui arrive parmi nous, & nous verrons que la même cauſe fait périr plus d'enfans que tout ce qu'on peut imaginer. On ſait que de ce grand nombre d'enfans qu'on apporte à l'Hôpital-Royal de l'Annonciation, à peine en ſurvit-il quelques centaines ſur pluſieurs milliers : c'eſt aux Nourrices qu'on attribue directement cette déperdition de l'eſpèce humaine; & c'eſt ce que prouvent les regiſtres les plus exacts. On en conclut donc, avec raiſon; que de tous les enfans qu'on abandonne aux Nourrices, il en périt au moins les deux tiers; tandis qu'il en meurt à peine un quart de ceux qui ſont élevés par leurs mères.

§. XX. Cet abus deſtructeur, malgré les grands dommages qu'il cauſe, & qu'on ne peut attribuer qu'à la faute des Nourrices, n'a pu ſe déraciner juſ-

qu'ici : au contraire, il prend de jour en jour de nouvelles forces, nonobſtant les repréſentations, les avis des Médecins les plus ſages & les plus inſtruits. Eſt-il donc ſurprenant que la ſanté des gens riches, ou aiſés, ſoit plus foible, plus chancelante que celle des autres. La lactation, ſi importante en elle même pour les Etats, devroit bien mériter la plus grande attention de la part des Magiſtrats, qui ſentent la néceſſité de la (1) population.

§. XXI. Jettons un coup-d'œil ſur les enfans qui ſont élevés par leurs mères, nous les verrons forts, bien conformés. En outre, à peine ſont-ils nés & couverts, qu'ils deviennent pour leur mère l'objet de la plus tendre amitié, de la plus grande attention.

(1) V. Locke, *Educat. phyſ.* des Enfans, T. I.

La mère, animée par le zèle le plus pur, les garde, les soigne, avec cette sollicitude qui ne peut se sentir que par elle-même : elle leur donne une nourriture analogue à celle dont ils se nourrissoient dans son sein. Bien loin de les haïr, comme font souvent les Nourrices à cause des inquiétudes & du trouble qu'ils leur causent, elle ne peut même être indifférente à l'égard de ces innocens. Elle s'oublie pour être toute entière à l'enfant qu'elle allaite, pour lui procurer tous les secours imaginables, & ne pense absolument à autre chose qu'à la conservation de cet enfant. Elle passera les nuits s'il le faut sans dormir, & prend à peine un instant de sommeil pour se reposer, dans la crainte de ne point subvenir au moindre besoin de son élève. Elle ne sera pas moins réservée à l'égard des alimens, tant sur le choix, que sur la quantité. Il n'y aura

donc pas à s'étonner que l'eſpèce humaine ſe multiplie avantageuſement dans une famille où une mère élève ainſi ſes enfans. On y voit à chaque génération un grand nombre d'individus les mieux formés, & les plus robuſtes, utiles à leurs familles & à la Patrie.

§. XXII. C'eſt dans cette éducation phyſique qu'il faut chercher la ſource de cet amour fraternel, qu'on apperçoit à peine entre ceux (1) qui ont été élevés par des Nourrices étrangères. Ils ne voyent ſouvent leur bien que dans le mal des autres. De-là cette cruelle antipathie qui naît entre des frères & ſœurs, au lieu d'y voir régner

(1) Je voudrois pouvoir copier ici en entier le morceau d'Aulugelle, dont notre Auteur rapporte une partie. Ce diſcours de Phavorinus eſt de la plus mâle éloquence. V. *Aulug.* L. XII. C. I.

cette concorde qui devroit subsister entre des individus nés d'un même sang, & dans laquelle consiste la félicité des familles. On pourroit, avec raison, comparer ces individus aux animaux aquatiques, qui se poursuivent continuellement, & ne vivent, ne subsistent que par la destruction des autres. Toujours dévorés par l'envie d'ôter aux autres le peu qu'ils ont, parce qu'ils se sont accoutumés à n'être jamais satisfaits, ils trouvent à chaque pas des sujets de querelles, de débats : l'orgueil éclate, veut maîtriser tout; & tout est pour eux un objet de haine & d'inimitié.

Tous ces faits prouvent évidemment que cela vient des Nourrices étrangères à ces Enfans. D'ailleurs, après avoir vu que ces enfans dégénéroient nécessairement entre leurs mains, devenoient foibles, délicats, & souvent mal-sains,

nous pouvons croire que l'esprit doit se sentir du mauvais état du corps, & qu'ils sont d'autant plus en proie à leurs passions, que leur état touche peu les gens honnêtes & bien élevés.

CHAPITRE IV.

De la manière d'allaiter les Enfans à la main.

§. I. IL peut y avoir nombre de raisons pour lesquelles une mère est hors d'état d'allaiter elle-même : c'est surtout un état malade, toujours préjudiciable à l'enfant qui prendroit le lait d'une telle mère. Il est très-sûr que si la mère est dans un état fiévreux, elle ne doit ni ne peut nourrir son enfant ; car l'un & l'autre s'en trouveroient fort mal. Il en est de même des autres maladies, qui pourroient survenir à une mère. Dans tous ces cas-là, on auroit recours au lait des animaux avec beaucoup d'avantage, préférablement au lait des Nourrices.

§. II. L'expérience a prouvé que le

lait des animaux devient un remède efficace en certaines maladies. Si ce lait a tant d'efficacité sur des tempéramens mal-sains, ou sujets à des dérangemens habituels, quel effet ne produira-t-il point sur un enfant qui vient de naître; dont les fibres molles & flexibles n'ont encore contracté aucune mauvaise habitude; & qui, si elles ne sont pas bien saines, peuvent au moins le devenir aisément. D'un autre côté, quel dommage, quel mal produiroit un tel lait, n'étant pas corrompu, ni susceptible d'altération au dégré de celui des Nourrices. On me dira, peut-être, que les enfans prendront avec ce lait, les affections, le caractère même des animaux : la stupidité de l'âne, la voracité de la vache, la timidité de la chèvre, selon la nature de ces différens laits. Mais ces réflexions me semblent des plus mal fondées. Car nous savons que plusieurs

perſonnes nourries du lait d'animaux, même féroces, n'ont rien pris de leur naturel, comme l'Hiſtoire en fait mention. Ovide n'eſt (1) pas une autorité ſuffiſante pour nous y arrêter. D'ailleurs, nombre de perſonnes ſe mettent aſſez ſouvent en certaines occurrences à la diette au lait, & nous ne voyons pas que pour cela elles prennent rien du naturel des animaux dont le lait leur ſert de nourriture. S'il eſt quelquefois arrivé que des enfans, nourris dans les bois par des bêtes féroces, ont pris peu-à-peu leur caractère, ceci ne doit pas être attribué au lait, mais à la compagnie habituelle de ces animaux, à l'in-

(1) Natus es e ſcopulis, nutritus lacte ferino;
Et dicam ſilices pectus habere tuum.
Triſt. L. III. *Eleg.* XI.

Mais c'eſt un Poëte qui parle avec humeur. L.

clémence de l'air auquel ils ont toujours été exposés : circonstances qui n'auroient pas lieu pour ceux qui seroient nourris du même lait à la maison, & loin de ces animaux ; ainsi il n'en résulteroit pas les mêmes effets.

§. III. Si nous considérons la nature des animaux, nous trouvons qu'ils discernent mieux que nous ce qui leur est bon. Rarement ils s'abusent sur le choix des alimens, & ils ne s'épuisent pas par les plaisirs. Guidés par le seul sentiment de leurs besoins actuels, ils se satisfont sans en chercher de factices : il ne dorment que le tems nécessaire ; ne font d'exercice (1) que celui qu'ils peuvent soutenir, & qui contribue à leur santé.

---

(1) Les animaux en général ne font que peu d'exercice ; & c'est sur-tout pour satisfaire les besoins de la Nature. Le chien, dans l'état sauvage, suit la même loi. L.

Les animaux ont donc un ſentiment beaucoup plus exquis que nous, beaucoup plus sûr, & une ſanté plus ferme.

§. IV. Voilà pourquoi les animaux ſont ſujets à très-peu de maladies, & même pourquoi quelques-uns ne ſont jamais malades. Qu'on demande aux Chaſſeurs s'ils ont jamais rencontré dans les bois un animal malade. Ils répondront qu'au contraire, ils en ont vu beaucoup qui avoient été grièvement bleſſés, & dont les plaies ſe ſont trouvées bien cicatriſées. D'autres ayant l'un ou l'autre membre caſſé, ſe ſont guéris ſans aucun ſecours que celui de la Nature, & du tems; ſans autre régime, que la manière de vivre habituelle. Chez eux, point de tortures, point de ſections, d'inciſions, de drogues, de mains expérimentées dans l'art de guérir, ni d'abſtinences qui les exténue.

§. V. Si les corps des enfans peuvent recevoir beaucoup d'avantage du lait des animaux, ils n'en tireront peut-être pas moins de l'interruption : car, il eſt de fait, que la Nature, reſtant toujours dans les mêmes rapports, en éprouve une ſotte de dégradation : au lieu qu'en interrompant on l'empêche de s'abâtardir Il conviendra donc auſſi en nourriſſant avec du lait humain, de leur faire prendre du lait des animaux pour les rendre plus vigoureux. Les Agriculteurs en font de même à l'égard du bled. Ils changent de terrein tous les ans ; ou au moins ils lui rendent une nouvelle force avec les fumiers, ou autres matières capables d'en ranimer les qualités.

§. VI. J'oſe donc aſſurer que le lait des animaux doit être beaucoup plus avantageux aux enfans, pour les élever, que celui des Nourrices mercénaires, &

qu'ainſi on ne doit pas balancer à le préférer. C'eſt avec raiſon, ſans doute, que les habitans de l'Iſlande & de Groenlande ne donnent jamais de Nourrices aux enfans qui perdent leur mère; mais le lait de leurs animaux. Jamais (ou très-rarement) ces gens ne ſont malades; & ils parviennent à une extrême vieilleſſe. Pour cet effet, on pourra employer le lait de vache, de chèvre, d'âneſſe de brebis. Ces animaux s'approchent de l'homme volontiers, & donnent même certains (1) indices de ſenſibilité.

§. VII. Mais pour avoir de bon lait d'une vache, il faut faire beaucoup d'attention tant au choix, qu'à la manière de la nourrire. On dit que les vaches noires donnent de meilleur lait, mais

(1) La chèvre m'en a donné des preuves non équivoques en différens endroits. L..

en moindre quantité que les blanches. Il faut auſſi qu'une vache ait une chaire ferme, bien pleine, des yeux vifs, une allure légère. Le bon lait de vache doit n'être ni trop épais, ni trop clair; de ſorte qu'une goutte verſée ſur l'ongle y reſte arrondie ſans s'étendre bien loin, & que le blanc en ſoit bien net. Celui qui tire un peu ſur le jaune ou ſur le bleu, ne vaut rien. La ſaveur doit en être douce, ſans la moindre acrimonie, & ſans aucune aigreur. Or, ce lait n'eſt parfait que quand la vache eſt jeune & vigoureuſe. Quand la vache ſent les aiguillons qui la portent à l'accouplement, ſon lait paſſe pour n'être pas de trop bonne qualité : il en eſt de même lorſqu'elle eſt prête à vêler, ou qu'elle a nouvellement mis bas. La grande chaleur eſt plus préjudiciable à cet animal, que le grand froid : ainſi l'on aura ſoin, dans le tems des chaleurs, de la

mener paître dès le matin ; & pendant le jour, on la laissera manger à l'ombre.

§. VIII. Le lait de chèvre passe pour être de consistence moyenne : cependant il est plus nourrissant, & plus déterſif que celui des autres. En effet, les chèvres se nourrissent ordinairement chez nous (1) de fleurs, de bourgeons d'arbrisseaux, des plantes les plus délicates.

Une bonne chèvre doit avoir environ deux ans, le col court, être bien en chair, avoir de grosses mammelles, une marche légère, les pieds épais, & une haute taille. On croit que les blanches, &

(1) Archélaüs, au rapport de Pline, croyoit que les chèvres étoient toujours dans un état fiévreux, parce qu'elles cherchent avec avidité les fleurs des plantes, & les bourgeons des arbrisseaux. Plin. L. VIII. Chap. X.

celles qui ſont privées de cornes, rendent du lait en plus grande abondance. Comme les chèvres ſont très-légères, très agiles, & naturellement portées à grimper ſur des lieux eſcarpés, il faut, lorſqu'on les mène paître, les conduire ſur des collines, des montagnes très-rapides, plurôt que dans les plaines & les vallées : elles y trouveront facilement leur nourriture.

Il faut avoir ſoin que les chèvres ne ſe couchent pas ſur leur excrément, ni ſur des endroits humides, de peur qu'elles n'en prennent la partie la plus volatile par les pores de la peau. Durant les neiges & les frimats, on ne les fait pas ſortir; au contraire, il faut les tenir à couvert. En été on les ſortira de très-grand matin, afin qu'elles prennent mieux leur nourriture : car l'herbe couverte de roſée leur eſt autant profitable, qu'elle eſt nuiſible aux moutons.

§. IX. Le lait d'âneſſe eſt plus ſéreux que les précédens ; au point même qu'il peut à peine cailler. Si l'on y jette de la preſſure, on y voit ſeulement, au lieu de fromage, une petite quantité de matière moins ſéreuſe que le reſte. On obtient de ce lait une quantité conſidérable de ſel doux ſemblable au ſucre. Il eſt donc moins nourriſſant que les autres : cependant on remarque qu'il eſt très-déterſif & atténuant.

Pour avoir ce lait de bonne qualité, il faut choiſir une âneſſe jeune, ſaine, charnue, qui ait mis bas depuis peu, & qui ne ſe ſoit pas accouplée depuis. On aura ſoin de la nourrir d'herbes, dont les qualités ſalubres puiſſent influer avantageuſement ſur le lait. Cet animal eſt fort délicat ſur la qualité de l'eau. Il n'en veut que de très-limpide, & de ruiſſeaux qui lui ſont connus. Il boit avec autant de ſobriété qu'il

mange : il eſt même ſuſceptible de certaine éducation : on en a vu qui ſe ſont dreſſés à des manèges & des exercices fort curieux, comme le rapporte Aldovrand. *De quadrup. ſol. ped.* Lib. I. pag 303.

§. X. La brebis, enfin, rend un lait gras, épais, du genre de ceux (1) qui ſont nutritifs & balſamiques. Rien ne facilite mieux dans cet animal la ſécrétion du lait que le ſel : rien ne lui eſt auſſi plus ſalutaire que quand on lui en donne avec modération. La brebis, dont la toiſon eſt la plus épaiſſe, la plus molle, la plus blanche, eſt celle qui rend le meilleur lait, ſur-tout ſi elle a le corps grand, le col court, la marche légère. Obſervons encore que celle qui eſt plus maigre que graſſe, en

(1) Hippocrate le regardoit comme très-propre à conſolider.

fournit mieux que d'autres. Les côteaux ; les terreins un peu élevés, la cîme des collines, ſont les lieux qui conviennent le mieux à ces animaux. On évitera de les mener paître dans des lieux bas, humides, marécageux. Il faut les ſortir tous les jours, à moins qu'il ne faſſe mauvais tems. En hiver on les mène au champ un peu tard dans la matinée, & on les ramène vers le coucher du ſoleil. Au printems, en été, on les ſort auſſi tôt que le ſoleil a reſſuyé l'humidité de la ſurface des champs, & on ne les ramène que quand le ſoleil eſt couché. Au printems & en automne, il ſuffira de les faire boire deux fois le jour, & une fois en hiver. La trop grande chaleur leur fait du mal, les rayons du ſoleil les rend comme étourdies, leur donne des vertiges : il faut donc les conduire alors ſous les ombrages les plus frais & les plus épais.

§. XI.

§. XI. J'ai imaginé pour la lactation un instrument, ou plutôt un vaisseau, qui tient lieu d'une mammelle ; & duquel les enfans peuvent sucer peu-à-peu le lait, sans courir le risque d'être suffoqués. C'est une espèce de vessie de cryſtal ou de verre, dont l'embouchure est faite en globule de métal, mais dorée, afin qu'il ne s'y amasse ni rouille, ni verd-de-gris. La moitié de ce globe creux est fixée par un collet à l'extrémité du col du vaisseau, qu'on remplit de l'un ou de l'autre lait. On met ensuite une éponge qui remplisse la capacité du globe, & passe par l'autre moitié au-dehors. On ferme alors le globe avec l'extrémité supérieure, qui doit être faite à vis au bord intérieur. On présente alors le bout de l'éponge à l'enfant, qui le suce aussi-tôt avec succès. On aura soin de choisir une éponge très-fine, & très-propre. L'é-

ponge est sujette à renfermer de petits graviers, qu'on ôtera s'il s'en trouvoit. Voyez la figure qui est à la fin de cet Ouvrage.

§. XII. Les pauvres pourront, au lieu de ce vaisseau, employer une petite bouteille, qui contienne dix à douze onces de lait. On en garnira l'embouchure d'une peau de chamois, ou de toute autre semblable, de manière qu'on y puisse loger une éponge qui entre dans le col de la bouteille, & dont le bout passe au-dehors par une ouverture faite à la peau. Cela doit former une espèce de bouton, de la grosseur d'un petit doigt de gant. Cette éponge ainsi introduite, ou dans le vaisseau mentionné, ou dans la bouteille, & jusqu'au fond, tient lieu du bout de la mammelle, si l'on a eu soin d'en bien proportionner la grosseur & la longueur à la bouche de l'enfant. Il est bon

qu'on la perce de quelques petits trous, afin que le lait puiſſe y aborder & ſortir avec facilité.

On chauffera chaque fois le lait ; juſqu'à vingt ou trente degrés, au thermomêtre de Réaumur : c'eſt-à-dire, au degré de l'eau légèrement tiède. A meſure que l'enfant ſuce, l'éponge, par ſon élaſticité naturelle, ſe remplit de lait ; & l'enfant le tire avec autant de facilité, que s'il tettoit ſa Nourrice. On aura grand ſoin de laver, même pluſieurs fois, le vaiſſeau tous les jours, & ſur-tout l'éponge : l'eau tiède eſt préférable pour cet effet. Par-là on évitera tout inconvénient.

CHAPITRE V.

DIFFÉRENCE du régime laiteux propre aux différens tempéramens.

§. I. TOUTE espèce de lait ne convient pas indifféremment aux enfans ; parce qu'ils n'ont pas tous une même constitution, une même organisation. Cela varie selon le principe prolifique que le père transmet à la mère, & selon la vigueur & le tissu organique de celle-ci. Ainsi, telle est la constitution des père & mère, telle est en général celle de leurs enfans. L'expérience nous apprend que même les vices naturels passent des père & mère aux (1) enfans, au moins en général.

(1) Et patris in natos abeunt cum semine morbi.

§. II. Les enfans nés de parens riches, ont la plupart un tempérament mélancolique : ils sont lourds, paresseux ; ont l'esprit comme accablé sous le poids de leurs humeurs, & toujours sombre, embaraſſé. Cela ne doit pas surprendre dans des gens qui sont livrés à l'indolence & à l'inertie. Cet état est encore fortifié par le régime qu'ils tiennent. Trop délicats pour goûter un aliment simple & bienfaisant, ils recherchent continuellement tout ce qui peut être contraire à leur santé. De-là cette langueur, cet extérieur comme épuisé, énervé ; sans ame, que la fierté & l'insolence.

Si ces gens veulent nourrir leurs enfans selon ma méthode, je leur conseille de préférer le lait de chèvres : c'est celui qui conviendra le mieux à leurs enfans. Cet animal ne vivant que de plantes, jeunes, légères, aromati-

ques, dans des lieux élevés, & un air pur, doit en communiquer l'esprit, le baume, la douceur à son lait, & à ceux qui en continuent l'usage. L'expérience nous apprend que ce lait, outre sa qualité nutritive, est encore rafraîchissant, & légèrement purgatif. Il n'y en a point de plus délayant, de plus doux pour le corps humain, après celui de femme. C'est donc avec ce lait qu'on devroit nourrir les enfans des gens riches, ou aisés, lorsqu'ils n'ont plus leur mère. On atténueroit par ce moyen leurs humeurs visqueuses, & l'on en ranimeroit la circulation trop lente. Le corps en deviendroit plus robuste : l'ame dans des organes plus actifs, auroit plus d'élévation, l'esprit plus devivacité, le génie plus de pénétration. Enfin au lieu de ne voir que des sots, généralement inutiles à l'Etat, on auroit ainsi, dans les gens riches, des citoyens vraiment

intéreſſans pour le bien de la Société.

§. III. Le lait de vache conviendra mieux à ceux qui ſont nés de père & mère qui mènent une vie active, forts, vifs. Par ce moyen on modérera le cours rapide de leurs humeurs; on les rendra moins ſubtiles, plus denſes, plus ſubſtantielles. Ce lait, en effet fort gras, épais, abonde en principe butireux. Quant au lait d'âneſſe, comme il eſt rafraîchiſſant, & qu'il a certains principes balſamiques, dépuratifs, il conviendra ſur-tout aux enfans qui ſont d'un tempérament bilieux, ou plein d'acrimonie ſcorbutique. La brebis fournit auſſi un lait excellent pour les enfans qui ſont exceſſivement minces, délicats. Il n'y a rien dans la Nature, de plus capable, que le lait de brebis, de faire recouvrer promptement les chairs, de les ranimer, ſi on le continue certain

tems. Je ne parlerai pas ici du lait d'autres animaux; car on a peu mis en pratique chez nous ce qui a pu se faire ailleurs à cet égard.

§. IV. Comme l'article essentiel de la lactation, consiste à présenter le lait aux enfans dans le moment où il peut les bien nourrir, il sera bon de traire l'animal plusieurs fois le jour, afin que le lait soit frais, & puisse produire les effets qu'on en attend. En été on le traira au moins quatre fois par jour: en d'autres tems, trois fois. On aura soin de le tenir tiède, & de le garder soigneusement, de manière qu'il ne soit pas exposé au contact direct de l'air: car il se gâteroit en peu de tems. Les premiers jours on donne à l'enfant un lait léger, bien fluide. S'il étoit épais & trop butireux, il deviendroit nuisible: car un estomac de cet âge ne le digéreroit pas: on l'étendra donc dans cer-

taine portion d'eau, ſur-tout ſi c'eſt du lait de vache. A meſure que l'enfant prend de l'accroiſſement, on diminuera la portion d'eau; enfin on le lui donnera pur; mais tiède, au degré que j'ai marqué ci-devant. Le meilleur tems pour traire le lait de l'animal, eſt environ quatre heures après qu'il a brouté, ou mangé. Alors le chyle eſt converti en vrai lait: la partie herbacée en eſt abſolument dégagée, & il eſt devenu une ſubſtance parfaitement nutritive.

§. V. On ne fait point tetter, ni ſucer le lait, aux enfans qui viennent de naître: il faut auparavant leur faire jetter les humeurs glaireuſes qu'ils ont dans la gorge; les viſcoſités de l'eſtomac, & le méconium. Ces matières leur cauſeroient du trouble, ſi elles étoient réunies avec le lait. Il faut donc leur faire prendre auparavant un

peu (1) de *vin doux*. Par ce moyen on leur fortifie l'eſtomac ; & ils rejettent facilement ces humeurs avant de commencer l'uſage du lait.

Pendant le premier mois, il faut préſenter le lait aux enfans toutes les deux heures, à la doſe d'une once chaque fois ; on le leur donnera auſſi pendant la (2) nuit toutes les fois qu'ils

---

(1) L'Auteur dit formellement *un poco di vin dolce*. Mais j'ai éprouvé que quatre ou cinq gouttes de ſyrop de chicorée délayées dans dix à douze gouttes d'eau tiède, faiſoient facilement ſortir par haut & par bas ces différentes humeurs. Quelque tems après, on donne à ces enfans une eau tiède légèrement ſucrée, & on la réitère pluſieurs fois le même jour. Rien ne réuſſit mieux. L.

(2) Cet avis a ſes exceptions. Les enfans ſont ſouvent réveillés ſubitement par des cauſes différentes, ſans avoir faim à leur réveil. Il

s'éveilleront. Au second mois, on en donnera une once & demie; & deux onces au troisième. A mesure qu'ils prennent de l'accroissement (car les uns avancent plus vîte, les autres moins) on fortifiera la dose, en laissant de plus longs intervalles pour leur donner leur nourriture. Du reste, c'est sur leur estomac principalement qu'on se réglera.

§. VI. Quand on leur donnera à sucer, on aura soin de les tenir dans un air libre: car plus la force élastique de l'air peut se développer, plus ils ont de force pour tirer leur aliment; ils le feroient avec beaucoup moins de facilité dans une chambre fermée, où l'air est nécessairement très-raréfié. On

---

faut tâcher de découvrir la cause de ce réveil subit. L'agacement des nerfs, &, dans un âge plus avancé, des frayeurs nocturnes en sont souvent la cause. L.

évitera cependant avec grand soin de les exposer à un air froid lorsqu'ils prennent le lait : car la transpiration pourroit être arrêtée chez eux par le contact de cet air. Pour obtenir cet air libre & pur dont on a besoin, on ouvrira, dans un tems convenable, & lors d'une douce température, la fenêtre qui peut transmettre l'air directement. Dès qu'on s'appercevra que la chair de l'enfant commence à se rafraîchir, on se tiendra pour averti qu'il ne faut point d'air plus froid, & on fermera la fenêtre.

§. VII. Les enfans ont coutume de tourner la vue du côté du jour le plus grand : si l'un des yeux s'y fixe, la (1) force de l'autre sera nécessairement

(1) Les muscles perdant l'équilibre de leurs forces, il en résulte nécessairement un strabisme; ou des yeux louches. L.

moindre. On aura donc soin de placer les enfans de manière que le jour, ou la lumière, tombe sur leurs yeux directement des pieds à la tête, & non de côté. La prudence ne permet pas non plus de faire passer subitement les enfans d'une chambre obscure dans une autre très-éclairée : leurs nerfs optiques en seroient vivement affectés, vu leur extrême sensibilité & leur délicatesse à cet âge. Il ne faut point non plus les accoutumer à regarder les objets de trop près, de peur que leur vue n'en reste (1) comme offusquée.

(1) Rien de plus sage que cet avis de l'Auteur. Mais j'ai remarqué une négligence générale dans l'éducation des enfans, relativement à un point essentiel : c'est de ne pas les accoutumer de bonne heure à juger par habitude de la distance d'un objet éloigné. Il faut d'abord leur proposer un objet

§. VIII. Dans les premiers mois, les enfans dorment la majeure partie du jour, & de la nuit. En s'éveillant ils font différens efforts, crient, autant qu'il leur eſt poſſible. C'eſt un ſigne qu'ils n'ont plus beſoin de dormir; ou qu'ils ſouffrent de manière ou d'autre. Il faut les lever promptement, chercher à les ſoulager, les appaiſer; & ne pas s'obſtiner, comme font nombre de femmes, à vouloir les faire dormir : car ils n'ont plus beſoin de ſommeil pour cet inſtant-là. En ſuppoſant qu'ils ſe rendorment, ce ſommeil forcé ne

---

peu éloigné, leur en faire meſurer la diſtance, & leur faire réitérer pluſieurs fois cette manœuvre. Enſuite on place un autre objet d'un autre côté, à-peu-près à la même diſtance, & on leur en demande l'éloignement. Un enfant que j'avois accoutumé à juger ainſi des diſtances, ſe trompoit à peine de deux pas ſur deux cents. L.

leur eſt jamais ſi avantageux, que celui qui les prend naturellement.

Les femmes, dans ces circonſtances, ne ſachant diſtinguer, s'ils pleurent par beſoin, ou à cauſe de quelques douleurs, ont coutume de chercher à les calmer, en (1) leur préſentant le ſein; mais ce calme eſt toujours trompeur & dangereux. La Nature, occupée à détruire les cauſes du mal, néglige

(1) Un abus meurtrier auquel les femmes ne font aucune attention, c'eſt d'endormir les enfans, le tetton ou le biberon à la bouche, pour le retirer lorſqu'ils dorment. Mais il leur reſte alors dans la bouche du lait qui s'aigrit, & devient un poiſon. En outre, le relâchement général que produit le ſommeil, peut donner lieu à une ou pluſieurs gouttes de lait de tomber dans la trachée; & un enfant eſt auſſi-tôt ſuffoqué. Nombre d'enfans ont péri de cette manière, ſans qu'on en ſoupçonnât la cauſe. L.

la digeſtion de l'aliment ; & le lait s'aigriſſant dans l'eſtomac produit de plus grands dérangemens. Il vaudroit mieux, ſans doute, tâcher de les appaiſer en remuant doucement leur berceau. Ce mouvement léger diſſiperoit peut-être la cauſe de leur douleur.

§. IX. Lorſqu'on bercera les enfans, on prendra garde de les agiter trop fort, au point de les étourdir. Il ne faut qu'un mouvement très-lent, & uniforme, pour les aſſoupir. On ne bercera pas ſouvent, de peur les y accoutumer, & de ne pouvoir plus les endormir ſans cela. L'abus dans lequel on eſt de les agiter violemment, chez nous, les accable plutôt qu'il ne leur fait du bien. Cette forte agitation trouble toute digeſtion, fait aigrir le lait qui eſt encore dans l'eſtomac, peut provoquer un vomiſſement, & leur cauſer ainſi de grands maux d'eſtomac.

§. X. On eſt encore chez nous dans un autre abus, non moins préjudiciable : c'eſt de ſerrer étroitement les enfans dans leurs couches avec des bandes, qui, ne leur laiſſant plus la liberté des membres, tendent néceſſairement à la déformation de toutes les articulations. A peine ſont-ils nés qu'on les opprime ; on leur allonge les bras, les jambes ; on les enveloppe de tant de choſes qu'ils ne peuvent changer de poſition : voilà ce que nos femmes appellent bien habiller un enfant. Mais cette manie, cette fureur des mères, car on peut traiter ainſi leur conduite, que produit-elle ? Elle engourdit ces membres délicats, leur roidit les jambes, leur ſillonne la peau, qui paroît toujours vergetée lorſqu'on débande ces enfans, malheureuſes victimes de la ſtupidité ! De-là la ſtagnation des humeurs & du ſang, qui eſt obligé de refluer

ſur le centre. La poitrine eſt gorgée par les fluides, le bas-ventre, ſe gonfle, ſe tuméfie, les glandes s'obſtruent; il ſurvient des ſuffocations, des étranglemens, des pâmoiſons, des foibleſſes, & ſouvent des morts précipitées, ou ſubites; comme on le voit arriver journellement. Mères barbares! voilà les fruits de votre cruelle ſtupidité.

§. XI. Malgré les dommages que cet abus cauſe tous les jours, preſque toutes nos femmes y tiennent opiniâtrément: il ſemble même qu'il jette encore aujourd'hui de plus profondes racines. Auſſi voyons-nous nombre d'enfans boſſus, contrefaits de toute manière, graces à cette cruelle précaution des mères, à leur ignorance, à leur folie.

Il eſt bien rare, au contraire, de trouver parmi les enfans des Sauvages des corps ainſi défigurés. Ces ſages

Sauvages n'oppriment pas leurs enfans ſous des couvertures, ne les ſerrent dans aucun lien, ſe contentant de les couvrir ſeulement aſſez pour les garantir du froid. Les Siamois, Japonnois, Indiens, Nègres, Canadiens, Virginiens, Braſiliens, & preſque tous les Américains, mettent les enfans nouvellement nés ſur des lits de coton ſuſpendus, ou dans une eſpèce de berceau couvert, & garni de peau. Par ce moyen, ces enfans viennent bien conformés, forts, & d'une ſanté durable. Ces gens ne ſuivent que le ſeul inſtinct de la Nature, comme le font les bruttes, ſans chercher à procurer à leurs deſcendans une forme artificielle, qui eſt toujours contrainte & défectueuſe. Auſſi ont-ils des enfans robuſtes, & de très-belle forme.

§. XII. On ne doit donc tenir les

enfans couverts, qu'autant qu'ils peuvent être défendus du froid ; & de manière qu'on ait la liberté de les manier, les remuer, sans leur causer aucun inconvénient.

Les enfans nouvellement nés, & sans vice de conformation, seront couchés sur un petit matelas, couvert de linges bien secs, & d'une petite couverture. Les bords du berceau seront garnis de manière que l'enfant, en s'agittant, ne puisse pas s'y heurter, & se blesser : cela suffira pour les tenir chaudement dans l'appartement. Quoiqu'ils soient délicats & fort sensibles, le froid ne les affecte cependant pas autant qu'on se l'imagine. Le mouvement du sang est beaucoup plus rapide chez eux, comme le prouve le pouls. Les extrémités y sont plus près du centre ; ainsi la chaleur y est nécessairement mieux entretenue

par-tout que dans les adultes : ce qui eſt commun avec tous les petits animaux de différentes eſpèces.

§. XIII. Il réſulte donc de tout ce qu'on vient de lire, que les enfans doivent être couverts légèrement, quoique bien garnis par-tout. Par ce moyen on leur laiſſera la poitrine en liberté ; les poulmons feront aiſément leurs fonctions : l'eſtomac aura un mouvement libre pour faire la digeſtion du lait : les autres viſcères ne ſeront pas comprimés de manière à rendre la ſeconde digeſtion imparfaite. Les enfans n'éprouveront ni douleurs, ni obſtruction qui pourroient les conduire infailliblement au maraſme, à l'épuiſement, à la mort. L'uſage libre des bras, des mains, des pieds, n'eſt pas moins eſſentiel aux enfans, pour exercer leurs forces, les augmenter ; dégager le mouvement des articulations ; leur donner

une détermination, une forme, telle que la Nature l'exige : ce qu'on n'obtiendra pas avec les liens dans lesquels on les étouffe. Qu'on observe les petits animaux dans leur nid : ils sont dans un mouvement presque continuel ; ils s'exercent à fléchir leurs membres, à détruire cette espèce de gluten qui les enduisoit, les roidissoit. Par ce moyen ils facilitent le cours des humeurs, les atténuent, & rendent la transpiration beaucoup plus libre. Les enfans nous montrent tous qu'ils n'ont pas les mouvemens moins prompts, les membres moins portés à s'agiter, par une sorte d'impulsion naturelle. Pourquoi donc les priver de ce précieux avantage, & les empêcher, dans (1) des liens, de

(1) Les animaux ont-ils les membres contrefaits, parce qu'ils ne sont pas bandés ? La Nature est-elle donc moins

prendre le développement néceſſaire à leur parfaite formation ?

Lorſque les enfans ont ſali leurs linges, il faut les changer auſſi-tôt : autrement, la pourriture de leur lit leur (1) cauſe des excoriations. Preſque

---

favorable à l'homme, parce qu'il eſt ſuſceptible de raiſon ? Mais cette même raiſon ne ſeroit-elle pas révoltée de voir un animal ainſi ſerré dans des liens dès qu'il eſt né. La Nature, dira-t-on, fait tout pour l'animal. Eh bien ! conſultons la Nature, & nous trouverons dans ſon inſtinct la règle de notre conduite. L.

(1) Cette négligence eſt encore ſuivie de bien d'autres inconvéniens, & influe ſur la ſanté de l'enfant pour le reſte de la vie, par les mauvais principes qui ſe jettent dans le corps, & altèrent la nature des fluides. Or, la texture & la ſtructure des ſolides dépendent eſſentiellement de la nature de ces fluides. Qu'on juge donc des dommages qui peuvent réſulter de leur altération. Je

*

tous les Turcs ont la prudence de laiſſer au fond du berceau, ſous le matelas, un vuide, par lequel les excrémens tombent dans un vaiſſeau placé (1) deſſous.

§. XIV. On aura ſoin de tenir libre

---

pourrois faire ici un tableau capable d'effrayer la mère la moins ſenſible. L.

(1) Le fond du lit des enfans de cet âge devroit toujours être une claie, très-claire, couverte de paille bien sèche, groſſe & longue, ſans être broyée; on étend un linge par-deſſus. La partie la plus fluide des excrémens, & par conſéquent la plus pénétrante, s'écouleroit facilement dans un vaiſſeau placé ſous le lit. La balle d'avoine ne fait qu'une pourriture, dont les miaſmes infectent les humeurs. La paille, loin d'être enfermée dans une toile, doit être changée tous les jours. Les enfans y feront ſainement, & n'auront point occaſion de ſe nouer, ſi du reſte ils prennent un aliment ſain, & ſont en liberté dans le lit. L.

le

le ventre des enfans qui prennent le lait : c'eſt un grand avantage pour ce tendre âge ; & une preuve du bon état de leur genre nerveux. Néanmoins il faut éviter à leur égard toute eſpèce (1) de purgatifs. S'ils en avoient beſoin, il vaudroit mieux donner à l'animal, dont l'enfant prend le lait, quelque plante légèrement purgative. On a remarqué qu'en faiſant manger de la camomille à des chèvres, on a doucement purgé les enfans qui ſe nourriſſoient de leur lait. J'ai connu pluſieurs payſans du bas pays de la Pouille, auſſi robuſtes qu'on puiſſe jamais l'être, & qui, toutes les fois qu'ils

(1) Les purgatifs font autant de mal aux enfans, qu'un léger vomitif leur fait de bien. Je ne ſaurois trop faire valoir la réflexion de l'Auteur. Les purgatifs tuent les enfans. L.

vouloient ſe lâcher le ventre, ne faiſoient que ſucer la mammelle d'une brebis, ou d'une chèvre, qu'on avoit menée paître dans des champs pleins de camomille, ou de toute herbe analogue.

§. XV. Les enfans doivent prendre le lait des animaux jusqu'à l'âge de deux ans environs; afin qu'ils deviennent forts & vigoureux. On ne peut qu'approuver les Canadiens de faire prendre le lait à leurs enfans juſqu'à quatre ou cinq ans. Ces gens ont eu aſſez de jugement pour comprendre que les enfans en acquièrent plus de force & de vigueur.

Lorſqu'il s'agit de ſevrer un enfant, il faut d'abord l'accoutumer peu-à-peu à une nourriture légère, & de facile digeſtion. L'eſtomac & les inteſtins étant encore trop foibles à cet âge pour digérer un aliment groſſier & viſ-

queux, ils en reſſentiroient du mal. Ainſi, lorſque l'enfant à acquis un peu plus de forces, c'eſt-à-dire à un an & demi, & même plus, on commencera à lui donner un aliment un peu plus ſolide. Pour cet effet, on fera cuire du pain dans du lait de l'animal auquel l'enfant eſt accoutumé. Inſenſiblement ſon eſtomac ſe fera au pain ordinaire, & ſeul; & il deviendra enſuite pour lui un aliment ordinaire. Après deux ans révolus, on paſſera à la panade claire : on la fera plus épaiſſe par degré; mais au lieu de lait, on emploiera du bouillon de viande de vache, ou du beurre frais; de manière qu'on arrive avec le tems à la conſiſtance d'une panade ordinaire.

§. XVI. A peine les enfans ont-ils goûté des alimens ſolides, que nos femmes s'empreſſent de les gêner dans des camiſoles étroites, & des colliers.

Si ce ſont des filles, on les ſerre dans des corps, qui ſemblent leur partager le corps en deux comme celui d'une guêpe : mais elles ſe trompent étrangement. Au lieu de donner à ces petits corps la liberté néceſſaire pour croître avec avantage, elles les violentent, arrêtent les progrès de l'accroiſſement, & forcent la (1) Nature à des écarts. La nutrition des différentes par-

(1) Une mère, malgré mes inſtances & mes ſollicitations, fait mettre un corps à ſon enfant, âgé de ſeize mois. Trois heures après, l'enfant devient tout violet, jette les hauts cris. On me demande ; je l'examine : il avoit une deſcente, qui s'eſt guérie. A la neuvième année elle reparut : un ſuſpenſoir bien tenu la fit heureuſement rentrer. L'enfant a douze ans : reparoîtra-t-elle ? Je n'oſerois aſſurer le contraire. J'ai cité dans l'Ouvrage de Roſen d'autres exemples des dangereux effets des corps de baleine. L.

ties ne se faisant donc pas avec la progression & dans les rapports déterminés par la Nature, il en résulte que pendant qu'une partie acquiert plus de volume, l'autre ne prend qu'une foible augmentation ; & insensiblement le corps se défigure avec les années. Voilà pourquoi l'on voit, sur-tout parmi les femmes encore plus que chez les hommes, tant de sujets avec les épaules prominentes, hideuses, les hanches caves d'un côté ou de l'autre, le buste renversé, la poitrine rétrécie, haletante au moindre pas, faute d'avoir eu le développement nécessaire.

« Je puis ajouter pour suivre l'Au-
» teur, ce que les dissections anato-
» miques m'ont montré. En décharnant
» des corps de femmes, j'apperçus,
» avec beaucoup de surprise, plusieurs
» des vraies côtes inférieures entière-
» ment applaties sur les côtés, & for-

» mer presque un angle aigu sur le
» devant. Quelques fausses côtes ren-
» troient entièrement dans l'intérieur,
» de manière à causer la plus grande
» gène aux viscères. Or, je demande
» si avec une pareille conformation,
» les sujets pouvoient se bien porter,
» & jouir de la liberté des mouvemens
» auxquels la Nature a destiné les or-
» ganes ? Dans une telle astriction,
» est-il étonnant que la poitrine soit
» gorgée de sang ; que les poumons &
» les muscles perdent leur ton ; que
» de-là il résulte les affections de poi-
» trine les plus dangereuses ; la pul-
» monie, la phtisie, des douleurs d'en-
» trailles les plus cuisantes, sur-tout
» dans les tems des grossesses ; enfin
» des fausses-couches réitérées chez les
» femmes, & des descentes presque
» inévitables chez les hommes, à l'un
» ou l'autre période de la vie ? On

» attribue ſouvent à une cauſe mal ap-
» perçue, un mal qu'on avoit préparé
» dès l'enfance. Mais, ce qui eſt in-
» concevable, c'eſt que les femmes
» cherchent elles-mêmes à ſe procurer,
» par les corps, ce gros ventre dont
» elles ont tant d'envie de ſe garantir.
» Les ſuites n'en ſont pas moins fâ-
» cheuſes pour les enfans qu'elles con-
» çoivent. Le fétus trouvant trop de
» réſiſtance dans la conformation d'une
» mère, dont les flancs s'oppoſent à
» l'expanſion de la matrice, ou y croit
» peu, arrive à terme foible, preſque
» languiſſant, & vit à peine en voyant
» le jour; ou bien il périt par une
» fauſſe-couche, dont la cauſe a été
» déterminée depuis long-tems. Mères
» aveugles, & ſouvent cruelles dans
» votre pitié mal entendue, conſidérez
» les enveloppes dans leſquelles vos
» enfans naiſſent, & comprenez enfin

» que la Nature veut pour le dévelop-
» pement de vos enfans, tout ce qu'il
» y a de plus ſouple, de plus capable
» de céder à ſes efforts. Le ſein dans
» lequel elle renferme le plus cher
» objet de votre eſpoir, n'eſt qu'une
» cloiſon molle & flexible : imitez-
» donc la Nature, qui ſait former un
» enfant dans cette priſon toujours prête
» à s'agrandir ; & ne lui dites pas
» qu'elle ſe trompe dans les dimen-
» ſions qu'elle donne à vos corps. Les
» plus parfaits modèles que les Sta-
» tuaires ont à imiter, ſont les copies
» de ces belles femmes de la Grèce,
» où l'on trouve encore des modèles
» vivans auſſi beaux que dans l'anti-
» quité : or, ces femmes laiſſoient
» croître librement les corps de leurs
» enfans, ſans gêne, ſans contrainte :
» elles laiſſoient faire la Nature ; parce
» que la Nature eſt déterminée pour

» les proportions les plus exactes ; & » qu'on a toujours tort de vouloir lui » apprendre ſon devoir. »

§. XVII. Ainſi, dès qu'on commencera à habiller un enfant, on évitera tout ce qui peut être étroit, lourd, gênant. On ne lui fera porter rien que de bien léger, & de fort large. Une chemiſe, une camiſole de futaine, dont les manches tombent juſqu'au coude, un caleçon, qui ſerve même de bas, feront tout l'appareil requis pour les garantir de l'impreſſion trop forte de l'air. Dans l'hiver, on pourra y ajouter une tunique longue & ſpacieuſe, qui tombe juſqu'aux pieds, & faite d'une étoffe de laine aſſez mince : ce qui ſera léger & chaud. C'eſt ainſi que ſe comportent preſque toutes les Nations de l'Aſie, de l'Afrique, & de l'Amérique. Par ce moyen, il y a ſi

peu d'enfans contrefaits dans ces Contrées-là, qu'on a penſé qu'on y faiſoit mourir tous ceux qui étoient mal conformés.

§. XVIII. Toute femme qui voudra donc ne pas allaiter de ſon propre ſein, peut ſe ſervir, avec les plus grands avantages, de la méthode que je viens de détailler : elle évitera par-là tous les maux, les dangers, qui réſultent ordinairement des Nourrices étrangères. Les règles que j'ai preſcrites, ſeroient ſans doute d'une utilité inappréciable, ſurtout pour ces milliers d'enfans qu'on apporte dans notre Hôpital de l'Annonciation. On n'y verroit pas mourir, par la faute des Nourrices, ces tendres rejettons, dont la conſervation fait une partie de la richeſſe de l'Etat. On pourroit même y en élever un plus grand nombre, ſans ſurcharger la Mai-

ſon, en les ſouſtrayant des mains barbares auxquelles on a été, juſqu'ici, obligé de les abandonner, mais pour les livrer à la mort.

CHAPITRE VI.

Du lait des Animaux considéré comme remède pour les maladies des Enfans.

§. I. IL est démontré par l'expérience, que le lait des animaux qui vivent d'herbes & de feuillages, a presque toutes les propriétés des végétaux dont ils se nourrissent, même après qu'il a été élaboré par leurs organes & mêlé à leurs humeurs. Voilà pourquoi il paroît d'autant plus doux au goût, que les pâturages abondent en herbes agréables & sapides. S'il en a le goût, il participe aussi à leurs qualités alimentaires. D'abord il devient clair, très-délayé : mais ensuite il prend un autre caractère. Ce qu'il y a de plus dense

ſe ſépare, enfile de nouvelles routes, & conſtitue la partie la plus groſſière du ſang. Voilà pourquoi l'on ne voit alors paroître aux mammelles de l'animal qu'un fluide ſéreux.

§. II. Toute eſpèce de lait diffère ſelon la ſaiſon. Pendant l'été, la tranſpiration devenant plus grande, le lait (1)

---

(1) Galien a fort bien dit, que ce qu'il y a de plus liquide s'épaiſſit avec le tems; de ſorte qu'au milieu de l'été, cela devient plus épais & plus ſec. » *de aliment. facult.* L. II. — Ce raiſonnement de Galien cité par l'Auteur, me paroît fort mal appliqué ici. Les animaux trouvant dans la belle ſaiſon un bien plus grand nombre de végétaux à brouter, s'abreuvent auſſi de beaucoup plus d'humidité que dans l'hiver; ſaiſon pendant laquelle les fourrages verts leur manquent, au moins en grande partie. Je ſoutiens auſſi que le lait eſt plus délayé dans la belle ſaiſon qu'en hiver. L'Auteur

eſt plus épais que dans l'hiver, tems où la partie aqueuſe étant plus conſidérable, devient un véhicule plus fluide pour la partie la plus épaiſſe. On juge ordinairement du lait, par le rapport qu'il y a entre la quantité, les qualités de la partie ſéreuſe & celles de la partie butyreuſe. Le lait contient les parties ſalines & huileuſes des plantes, étroitement unies entr'elles; c'eſt pourquoi il a les vertus ſavonneuſes des végétaux dont il a été principalement formé.

---

s'appui ici de l'homme, qui, en diſant aſſez ſouvent de bonnes choſes, a fait les raiſonnemens les plus abſurdes qu'on ait jamais produits. On ſait, ſans Galien, que la chaleur deſsèche: mais lorſqu'il entre dans les humeurs plus de fluide, elles doivent être moins épaiſſes. La tranſpiration inſenſible ne doit pas non plus être confondue avec la ſueur. L.

§. III. Tout le monde ſait que les alimens qui laiſſent dans les inteſtins, après la digeſtion, beaucoup de matières fécales, doivent avoir fourni un chyle, qui, quoiqu'en moindre quantité, eſt cependant de meilleure qualité que celui des alimens qui laiſſent peu d'excrémens. Telle eſt la nature des végétaux : (1)

---

(1) L'Auteur conclue ici trop généralement. Tel eſtomac s'accommode très-bien des végétaux, tandis qu'un autre ne digère que la viande. Tel autre digère bien le bœuf & le porc, ſans pouvoir digérer du poulet. Voyez à ce ſujet ce qu'a dit Zimmerman, dans ſon Traité *de l'Expérience*, publié en françois, avec mes obſervations. La qualité des alimens n'eſt que relative : l'âge, le climat, les circonſtances, les rendent plus ou moins avantageux. J'ai d'ailleurs beaucoup de peine à paſſer à l'Auteur, » que les ali- » mens qui laiſſent une plus grande quantité » de matière fécale après la digeſtion, ſoient » toujours les plus ſalubres. L.

ils laiſſent beaucoup plus d'excrémens que les alimens pris des ſubſtances animales : il n'eſt donc pas étonnant qu'ils fourniſſent une matière nutritive, plus louable que les viandes quelconques.

§. IV. Tandis que le fétus eſt enfermé dans la matrice, les humeurs qui circulent par ſes canaux ſont ſaturées de ſubſtance nutritive déjà préparée par la mère, & qui s'inſinue en abondance dans les parties ſolides. Mais, comme dans cet état il n'y a pas de tranſpiration inſenſible, la matière nutritive n'acquiert pas ce degré de conſiſtance auquel elle parvient après : ainſi la nutrition, quoiqu'abondante, n'eſt cependant pas parfaite. Dès que le fétus eſt né, il s'exhale il eſt vrai beaucoup plus d'humidité ſuperflue de ſon corps, par la tranſpiration : mais cela n'eſt pas encore ſuffiſant pour le purger, & le dégager entièrement de l'humeur ſurabon-

dante : ainſi, ſes fluides venant à s'altérer, il en réſulte diverſes maladies. Telles ſont, des maux de cœur, des vomiſſemens, des diarrhées, des douleurs, des aphtes, des toux, des inſomnies, des convulſions, l'atrophie, des froncles, différentes affections à la tête, &c. &c.

Ces maux proviennent ordinairement de l'acrimonie des humeurs. Or, les enfans qu'on abandonne à des Nourrices, doivent, d'après ce que j'ai dit, y être plus ſujets que ceux qui ſont allaités ſelon ma méthode. Je dis, outre cela, que la conſtitution des enfans variant ſelon celle des pères & mères, il en réſulte que ceux qui ſont nés de parens foibles, ou valétudinaires, ſont plus ſujets à différens maux que ceux qui ſont nés de parens ſains & robuſtes.

§. V. Le mal de cœur eſt un des

dérangemens auxquels les enfans nouvellement nés ſont particulièrement ſujets. Il ſe manifeſte par une oppreſſion de poitrine, accompagnée de difficulté de reſpirer, & de gonflement du bas ventre. Ce mal vient ordinairement de ce que tout le méconium n'a pas été évacué, & que les humeurs étrangères des premières voies ſe ſont converties en flatuoſités. Dans ce cas-ci, on doit ſur-tout ſonger à faire évacuer les humeurs étrangères par les moyens convenables. Tels ſont des juleps émolliens, & très-légèrement purgatifs. L'application externe des calmans, paſſe pour très-utile. Le lait d'âneſſe paroît ſur-tout indiqué dans ce cas-ci; parce qu'il a beaucoup plus que les autres les principes émolliens & lubréfians dont on a beſoin. Je ne ſais pourquoi nous ſommes ſi éloignés d'approuver dans nos climats Européens l'uſage des

anciens Scythes, qui faiſoient écouler toutes les impuretés des enfans, à leur naiſſance, avec le lait de jument; comme le rapporte Athénée. L. VI.

§. VI. Les enfans ſont encore ſujets, par la même raiſon, aux vomiſſemens (1) & aux hoquets, les premies jours de leur naiſſance. On leur donnera donc des clyſtères émolliens & calmans. Si ces inconvéniens viennent du lait de femme, de mauvaiſe qualité, il faut ſur-le-champ en prendre un autre, & particulièrement celui d'un animal : or, ce lait-ci ne manque & ne ſe cor-

(1) Un peu d'eau ſucrée, tiède, m'a parfaitement réuſſi dans ce cas-ci, avec mes enfans. J'ai même eu ſoin qu'on leur en fît prendre une cuillerée tous les jours. Rien ne fond mieux les humeurs glaireuſes, & ne fait couler plus heureuſement les ſelles des enfans. L.

rompt que difficilement. Si l'on ne prend ce parti, le trouble des viſcères ira toujours en augmentant. On a coutume de recourir aux opiats : mais cette méthode ne me paroît pas devoir être admiſe. Les mauvais effets qui réſultent de ces médicamens, dans des corps auſſi délicats, me font croire qu'on ne doit les employer (1) qu'avec une extrême retenue.

§. VII. Le défaut de tranſpiration ſuſcite auſſi la diarrhée dans les enfans : leurs excrémens ſont de couleur différentes, fétides, & d'une conſiſtance également différente. Les humeurs qui devoient tranſpirer, ſe fixent ſur les inteſtins, les irritent, en accélèrent le mouvement périſtaltique, en y (2) at-

(1) *Voyez* ma Note 1. Chap. III. & Roſen.

(2) Je voudrois pouvoir tranſcrire ici ce

tirant une plus grande quantité de fluides. Ces évacuations ne ſont pas meurtrières à ce tendre âge comme on le penſe; c'eſt leur ſuppreſſion précipitée que l'on doit craindre : elle a ſouvent été mortelle. Le moyen le plus sûr, eſt de prévenir le danger par de légères frictions ſur la peau, pour exciter la tranſpiration. C'eſt donc avec raiſon que Galien recommandoit (1) aux Grecs, & à ſes Romains plus policés, de frotter le corps des enfans avec un peu de ſel, pour maintenir en eux la tranſpiration, & pour fortifier, aſſurer leur ſanté. Le tems a fait né-

---

que le ſavant Eſpagnol Feyjo a dit ſur cet effet dangereux des purgatifs, dans ſon *Théâtre critique*. On le conſultera avec beaucoup d'avantage. Aucun Médecin n'a ſi bien raiſonné que ce Moine ſur cet article. L.

(1) Galien : *de ſanit. tuend.* L. I. C. VII.

gliger ce moyen préſervatif & curatif ; mais pour rendre les enfans plus ſujets aux maladies.

§. VIII. *Angelo Capello*, Maçon, qui demeuroit alors à *Monte-Santo*, avoit une fille d'environ ſix mois, lorſque la mère mourut. Le changement de lait lui avoit occaſionné une diarrhée. Peu-à-peu elle tomba dans le maraſme. Appellé pour la voir, je penſai que le lait de ſa Nourrice étoit la cauſe de ſon état. J'y fis ſubſtituer celui de chèvre ſelon ma méthode. Ce changement de lait parut faire ceſſer le cours de ventre pendant les premiers jours ; mais il la reprit deux ſemaines après. Alors je jugeai que le mal venoit moins du lait que de toute autre cauſe. J'imaginai donc de faire frotter doucement le corps de cet enfant avec du ſel bien pulvériſé ; & l'évènement juſtifia ma conduite. En huit jours elle fut

rétablie, au point que depuis ce tems-là elle n'a éprouvé aucune autre incommodité : or, il y a seize mois dans le moment où j'écris ceci. Elle a toujours continué le lait de chèvre avec beaucoup d'avantage.

§. IX. Les enfans éprouvent aussi des douleurs dans les viscères pendant la lactation. Alors, ils se débattent, s'agittent de toute manière, n'ont point de repos, & crient continuellement. Si l'on examine leur ventre, on le trouve un peu enflé : leur respiration est courte, & difficultueuse. La cause de ces scènes, est ordinairement le méconium qui a séjourné trop de tems dans les intestins, ou un acide poignant qui irrite l'estomac.

Dans ces circonstances, il faut un lait qui ait une qualité propre à ranimer le mouvement trop lent des viscères, & à solliciter l'évacuation des

matières hétérogènes. Ainſi le lait de chèvre doit être préféré, parce qu'il eſt particulièrement chargé des principes végétaux, comme de celui de chiendent, de chicorée, & autres ſemblables. Le docte Varron le conſeilloit déjà de ſon tems, & vouloit qu'on employât un lait animal adapté à la cure des maux particuliers, en fourniſſant à l'animal la pâture, ou l'aliment, qui conviendroit le mieux au cas actuel.

§. X. Les aphtes (1) attaquent auſſi beaucoup d'enfans. Ils ſe manifeſtent d'abord aux gencives, de-là ſe portent au palais, & s'étendent par toute la bouche, gagnent la luette, & même le fond de la gorge.

---

(1) Je conſeille de lire ce que Roſen a dit à ce ſujet : ſes obſervations importantes ſerviront à completter la cure, que ſouvent le lait ne pourra pas achever. L.

§. XI. Pour les guérir, il faut exciter, & diriger avec douceur l'impulsion des fluides vitaux vers les parties affectées ; afin que leur action détache les croûtes ulcéreuſes, & les faſſe tomber. Les boiſſons délayantes, réſolutives, & déterſives, ſont preſque toujours les remèdes ſpécifiques contre cette affection : mais malheureuſement il faut convenir qu'elles ne peuvent être que rarement miſes en uſage ; parce que les enfans ſe refuſent à les prendre, ou n'en prennent que malgré eux. Or, cette contrainte, dans le moment où l'on s'occupe de guérir les aphtes, peut être (1) ſuivie d'autres inconvéniens plus conſidérables.

---

(1) Il ne faut cependant pas renoncer légèrement à ces boiſſons, & aux moyens curatifs externes. Avec un peu de patience, on peut avoir quelques ſuccès. On conſul-

Il ſemble donc que l'unique expédient auquel on puiſſe recourir, eſt le lait animal, ſur-tout celui d'âneſſe. Outre la propriété qu'il a de mettre les humeurs viſqueuſes en mouvement, & de les diſpoſer à l'évacuation, il a encore celle de tempérer, de nettoyer, corriger les humeurs par un principe (1) balſamique. Si l'on donne pour nourriture à l'âneſſe les herbes particulièrement indiquées pour détruire les ulcères, comme branche-urſine, pariétaire, guimauves, chicorée, agrémoine, il en réſultera un plus prompt avantage. Le lait ſe trouvera alors chargé

---

tera, ſi l'on veut, Roſeen, Armſtrong, & l'Ouvrage Anglois que M. Underwood vient de publier ſur les *maladies des enfans*, p. 50. Il vient d'être mis ſous preſſe en françois. L.

(1) Voyez Cheyne, *Méthode naturelle de guérir.* Chap. II.

de tous les principes naturels de ces plantes. C'eſt par ce moyen que j'ai guéri un enfant qui avoit la bouche toute remplie d'aphtes, & ne pouvoit même ſouffrir le moindre *lénitif* appliqué ſur ſes ulcères, tant étoit abondante la matière acrimonieuſe qui s'étoit jettée ſur ces parties-là. Je le tirai de cet état, en lui faiſant quitter le lait de femme, pour celui d'âneſſe, animal qui pour lors ne vivoit que de pur chiendent & de chicorée.

§. XII. Il arrive fort ſouvent, que quand les parens ſortent du logis, les femmes, chargées du ſoin de l'enfant, voulant profiter d'un moment de liberté, quittent une chambre chaude, & s'expoſent, avec l'enfant dans les bras, à un air froid. De-là réſultent fréquemment des toux conſidérables, des catharres.

Dans ces cas-ci, le lait doit être un

peu ſtimulant, & réſolutif, pour augmenter l'action des ſolides, de manière que les humeurs arrêtées dans la trachée, ou dans les bronches, puiſſent être détachées, & jettées au-dehors. Le lait de chèvre ayant des principes réſolutifs, convient très-bien dans ces maladies. Je crois même qu'on doit le préférer ici à celui de tout autre animal, dans la vue de corriger le caractère (1) putride que les humeurs des enfans prennent, à ce que l'on penſe, dans les affections catharreuſes.

---

(1) J'ai pluſieurs fois cru m'appercevoir de ce caractère dans ces cas-ci, à l'odeur de l'humeur tranſpirable dont les linges des enfans étoient imprégnés. Leur lit, ſans être d'ailleurs ſali, exhaloit des miaſmes très-fétides. Il eſt certain que ces humeurs affluentes & fixées dans des parties auſſi chaudes que la poitrine & la gorge, ne peuvent que contracter bientôt une nature alkaleſ-

§. XIII. Les convulsions ne sont point dangereuses pour les enfans, lorsqu'elles ont pour cause la trop grande quantité de lait : car ils s'en délivrent ordinairement en vomissant. Mais il y a beaucoup de risque si elles sont causées par l'impureté des viscères, ou par l'acrimonie du sang. L'ânesse qu'on nourrit d'herbes fraîches, comme de celles des prés, de camomille, de char-

---

cente & très-acrimonieuse, qui tend nécessairement à la putréfaction. La contagion ne tarde pas à se répandre par toute la masse des humeurs, sur-tout dans ces petits corps; & l'on est même fort heureux si l'inflammation ne s'y joint pas. J'ai eu occasion d'en observer un exemple dans une petite fille, de l'âge le plus tendre. Une saignée, quelques boissons délayantes, & l'ipécacuanha donné à très-petite dose, comme fondant & diaphorétique, ont discuté & précipité toutes ces humeurs tenaces. L.

don-bénit, & autres plantes ſemblables, fournit alors un lait qui a la vertu de fortifier l'eſtomac délicat des enfans, de purifier le ſang, mieux qu'aucun autre remède. On peut donc croire qu'il aura de l'efficacité dans cette nombreuſe variété de maladies, qui ſont produites par une mauvaiſe digeſtion, un ſang impur, & vapide. Ainſi le lait d'âneſſe paroît être de la plus grande utilité pour les convulſions des enfans.

Je l'ai éprouvé il y a peu de tems à l'egard d'un enfant, qui depuis pluſieurs mois étoit cruellement tourmenté de convulſions, & à qui je fis quitter le lait de ſa Nourrice, pour y ſubſtituer celui d'âneſſe. Il s'eſt parfaitement guéri : il l'a continué, ſelon ma méthode, pendant tout le tems de la lactation, avec beaucoup d'avantage, ſans avoir eu beſoin d'autres ſecours.

§. XIV. Si les convulsions ont les vers pour cause, on aura soin de les faire mourir, ou de les expulser le plutôt possible. Mais il faut prendre garde d'employer des vermifuges trop actifs, & des spécifiques : car ces moyens curatifs offensent le système nerveux des enfans, par cela même qu'ils ont la vertu de tuer les vers : il vaut donc mieux tenter d'abord la cure avec des clystères de lait animal. Ces clystères relâchent les tuniques contractées des intestins, leurs spasmes ; les défendent, par leurs qualités onctueuses. Par ce moyen, on peut (1) ensuite sûrement expulser

(1) Notre Auteur est si court sur l'article des vers, que je conseille de recourir à Roseen : son chapitre *des vers* est un chef-d'œuvre. Il paroît que M. Baldini ne l'a pas connu. Les moyens curatifs que pro-

les vers. Il ſemble qu'on doive attendre la même efficacité des linges trempés dans le lait, & mis ſur les viſcères, en y joignant un peu de thériaque ſur l'ombilic.

§. XV. L'atrophie eſt encore une autre maladie à laquelle les enfans ſont ſujets : c'eſt un épuiſement général, une conſomption des parties muſculaires, produite par la fonte & la diſſolution totale des humeurs. L'atrophie eſt (1) ou nerveuſe, ou l'effet des évacuations. Cette maladie eſt très-diffi-

---

poſe M. Underwood exigent de la prudence pour les enfans d'un âge auſſi tendre. Au reſte, voyez-le pag. 149. Edit. Angl.

(1) L'atrophie des enfans peut avoir beaucoup d'autres cauſes. Voyez Underwood, p. 112. Les réflexions qu'il fait ſur cette maladie, ſont on ne peut plus ſenſées. L.

cile à guérir, ſi l'on n'y porte pas remède dès le commencement : elle dégénère alors en un gonflement œdémateux du corps.

On voit que dans ce cas-ci, il faut recourir à un lait chargé d'acide rafraîchiſſant ; non-ſeulement pour empêcher la putridité qui a déjà lieu, mais pour corriger la trop grande quantité des ſels alkalins volatils. Il paroît donc que le lait de vache, ou de brebis, eſt alors de la plus grande importance. En effet, outre que ce lait ſe convertit promptement en ſuc nutritif, il modère, change le caractère putride des fluides, & diminue un peu l'acrimonie des ſels alkalins.

Pour obtenir d'une vache, ou d'une brebis, un lait qui convienne mieux aux enfans atrophiques, il faut les nourrir d'orge, d'avoine, de bled de Turquie. Ces grains ont une ſubſtance

glutineuſe qui nourrit davantage, ſans lacher le ventre (1).

§. XVI. Quelques enfans deviennent rachitiques vers le neuvième mois de leur naiſſance, ou plus tard. Cette (1)

---

(1) L'Auteur raiſonne ici d'après un paſſage d'Hippocrate, que d'abord il cite mal-à-propos, du livre de *la diète dans les maladies aiguës*. Il eſt du ſecond livre *de la diète*. p. 356. *Edit. Foës. Francofurti.* 1621. Enſuite, ce paſſage n'eſt pas relatif à ſon raiſonnement. Hippocrate y dit, ſelon le grec, « les différentes eſpèces de bled ſont d'une » ſubſtance plus forte que l'orge, & nour- » riſſent davantage, mais lâchent moins le » ventre ». L'Auteur n'a probablement pas conféré ici le texte grec. L.

(1) L'Auteur traite encore ſi brièvement cette maladie, que je ne puis me diſpenſer de renvoyer aux détails que j'ai donnés à ce ſujet dans Roſeen. Celui-ci n'en avoit dit non plus que très-peu de choſes. M. Underwood ſe borne auſſi à des généralités,

maladie ne consiste que dans une nutrition inégale, qui prive certaines parties de la nourriture nécessaire, & les fait maigrir ; tandis que d'autres en prennent trop, & en même-tems s'accroissent beaucoup au-delà des proportions naturelles. On remarque à ces enfans une très-grosse tête ; les apophyses vertèbrales paroissent tuméfiées ; la poitrine prend une forme irrégulière : enfin les spasmes & le marasme se manifestent.

Un tel état demande un lait spiritueux, résolutif, pour ranimer les mouvemens languissans des enfans, & pour fondre la viscosité de leurs humeurs. Le lait de chèvre est ici préférable à tout autre. On y trouve un principe

---

tant pour les causes, que pour le traitement de la maladie. p. 119. On trouvera dans ce que j'en ai dit des détails plus précis. L.

actif, vivifiant, qui peut ſtimuler les tendres ſolides des enfans, les obliger à ſe contracter, à ſe mouvoir avec plus d'énergie, à rendre par ce moyen la circulation des humeurs plus libre, plus facile par-tout le corps. On nourrira pour lors la chèvre des herbes requiſes pour ces vues; comme de meuthe, de trefle, de marjolaine, & autres ſemblables; & l'on aura un lait ſpiritueux, & tel qu'il le faut pour ramener les membres des enfans à cette régularité que demande la Nature. On agira de même dans toutes les autres affections qui viennent de la même cauſe dans les enfans; & il ſera poſſible de les combattre heureuſement avec le même moyen.

§. XVII. Les enfans ſont encore ſujets à différentes éruptions cutanées à la tête, à la circonférence du corps. Ces éruptions ſont furfuracées, farineu-

ſes, pſoriques : quelquefois ils ſont attaqués de froncles très douloureux. Le défaut de tranſpiration, vu l'épaiſſeur des humeurs, leur acrimonie, la négligence ſur la propreté, ſont les principales cauſes de ces différentes affections. D'abord, il faut avoir ſoin de laver tous les jours les enfans dans l'eau fraîche en été, & dans l'eau tiède en hiver, les eſſuyer auſſi-tôt, & les couvrir (1). On fera cela le matin ſurtout : enſuite il faut aller au but direct de la guériſon. Si on les allaite ſelon ma méthode, on fera manger aux animaux, qui fourniſſent le lait, des herbes capables de calmer le ſang, d'adoucir la lymphe, & l'acrimonie des humeurs en général : comme le chien-

(1) L'Auteur renvoie ici à un autre de ſes Ouvrages, intitulé : — Traité des bains froids. Part. 2. c. 1. en Italien.

dent, l'oseille, les feuilles de raifort, des carottes, &c.

§. XVIII. Comme on ne sauroit être trop attentif à ce qui peut déranger la santé des enfans, & sur-tout leur occasionner des affections spasmodiques, je préviendrai ici que les odeurs leur sont très-préjudiciables. C'est un usage bien condamnable que de mettre derrière les enfans, ou près d'eux, des bouquets, ou des herbes très-odorantes; sur-tout quand ils sont malades : on ne fait par-là qu'augmenter le mal. L'esprit recteur qui s'exhale des plantes, & se répand dans la chambre avec la volatilité la plus pénétrante, contient un phlogistique éthéré, capable de susciter de (1) nouvelles irritations, & de ranimer le foyer d'une maladie. C'est

(1) Voyez les Actes de Copenhague, vol. V.

pourquoi nous obſervons ſouvent qu'une roſe, un œillet, mis dans la main d'un enfant, donnent lieu à différentes maladies : comme on le trouve auſſi atteſté par (1) Bartholin. Au moyen de l'irritation cauſée par l'impreſſion de l'odeur, les humeurs ſe jettant avec plus d'abondance à la tête, & y formant plus qu'ailleurs un centre de mouvement, il en réſulre néceſſairement de très-fâcheuſes révolutions. De-là viennent l'affoibliſſement de la vue, de la mémoire, & différentes affections (2) incurables à la tête.

§. XIX. On doit ranger parmi les ſyncopes & les aſphyxies les plus dangereuſes produits par cette cauſe, le

(1) *Hiſt. anatom. & medic. cent. obſerv.* 64.

(2) Morgagni. *De ſedib. & cauſ. morb.* Epiſt. III. art. 8.

cas que j'obſervai en Décembre dernier. Le fils d'un illuſtre Seigneur Napolitain ſe trouvoit près d'un linge parfumé de l'odeur de la *ſans pareille*. Bientôt après il ſe trouva mal, tomba dans une ſyncope effrayante ; il n'en ſeroit pas revenu, ſans doute, ſi on ne l'avoit enlevé de là pour l'expoſer dans un autre air. Le célèbre Médecin Triller (1) nous

(1) Diſſert. *De Virgine, a copioſis violis in clauſo loco halantibus in quo dormiverat, extinctâ.* Lipſiæ 1754. Triller, dont parle ici notre Auteur, étoit un de ces hommes à qui on ne peut facilement en impoſer. Les Anglois ont parlé, il y a peu de tems, de faits ſemblables : d'autres les conteſtent. Mais après avoir vu tomber en ſyncope deux perſonnes en deux endroits différens, & moi-même ne pouvant endurer, ſans un violent mal de tête, des odeurs très-agréables à d'autres ; je crois que ces faits ſont très-poſſibles. L.

donne des détails on ne peut plus perſuaſifs au ſujet d'une petite fille, qui, d'ailleurs bien portante, mourut ſubitement en Allemagne, dans une chambre fermée, où il ſe trouvoit des violettes fraîchement cueillies.

§. XX. On ſent donc par tous ces détails que les fleurs, les herbes ou les plantes odorantes doivent faire les plus fâcheuſes impreſſions ſur le corps des enfans, s'ils en ſont frappés pendant quelque tems; ſur-tout les odeurs réduites en extraits par quelque opération chymique. Si nous ne voyons pas que les odeurs produiſiſſent de pareils effets chez les Anciens, c'eſt, ou parce qu'ils n'ont pas été obſervés, ou parce que l'habitude les garantiſſoit des fâcheuſes impreſſions. Ils avoient par-tout des odeurs; aux repas, aux bains, aux ſacrifices; & ſe faiſoient même précéder

d'enfans qui portoient des parfums ſuſpendus (1) à leur cou.

§. XXI. Si les mères ſe décident à ſuivre ma méthode, d'après les avantages que j'en ai eus en tant de rencontres, j'oſe leur aſſurer qu'elles ne verront plus cette foule de maux accabler leurs enfans : la population en deviendra plus nombreuſe ; les hommes ſeront plus utiles à l'Etat, parce qu'ils ſeront plus robuſtes, & plus forts.

---

(1) C'eſt ce que dit Juvenal, *Sat. II.*

Sed tamen, undè
Hæc emis ? hirſuto ſpirant opobalſama collo
Quæ tibi ! &c.

Voyez, ajoute l'Auteur, mon petit Traité, *De odorum mechaniſmo in corpore humano.*

FIN.

DESCRIPTION du Biberon pour allaiter les Enfans.

Figure 1.

A. *Corps du vaiſſeau.*

B. *Hémiſphère qui ſe joint à vis avec celle qui tient à l'extrémité du vaiſſeau par un collet.* c c.

c c. *Collet dans lequel s'inſère le bout du vaiſſeau.*

D. *Bouton externe que forme l'éponge, & que l'enfant prend à la bouche pour ſucer.*

E E. *Diamètre de la rondeur du corps de ce même vaiſſeau.*

F F. *Diamètre du col du vaiſſeau.*

G. *Ouverture par laquelle paſſe le bouton, ou le bout de l'éponge.*

Figure 2.

B B. *Les deux hémiſphères ſéparées.*

C C. *Collet de celle qui tient au vaiſſeau.*

D. *Eponge externe & interne. Celle-ci peut ſe prolonger dans le col du vaiſſeau juſqu'à ſon corps.*

G. *Orifice de l'émiſphère par laquelle ſort l'éponge.*

APPROBATION.

J'AI lu par Ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit ayant pour titre : *Maniere d'allaiter les Enfans à la main, &c. traduit de l'Italien de M. Baldini ;* & je n'y ai rien trouvé qui put en empêcher l'Impreſſion. A Paris ce 7 Novembre 1785.

DE GARDANNE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le ſieur BUISSON, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage intitulé : *Manière d'allaiter les Enfans à la main, &c. traduit de l'Italien de M. Baldini, &c.* s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par-tout notre Royaume pendant le tems

de cinq années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout-au-long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & à l'Arrêt de notre Conseil du 30 Août 1777, à peine de déchéance de la présente Permission; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMESNIL, Commandeur de nos Ordres; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL; le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêche-

ment. Voulons qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout-au-long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le vingtunième jour du mois de Décembre, l'an de grace mil ſept cent quatre-vingt-cinq, & de notre Régne le douzième. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Régiſtré ſur le Régiſtre XXII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 436, fol. 458, conformément aux diſpoſitions énoncées dans la préſente Permiſſion ; & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires preſcrits par l'Arrêt du Conſeil d'Etat du 16 Avril 1785. A Paris, le 23 Décembre, 1785.

GUEFFIER, Adjoint.

De l'Impr. de CL. SIMON, Imprimeur de Monſeigneur L'ARCHEVÊQUE, rue S. Jacques, N°. 27.